

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## LES JOUETS D'ENFANTS

### LE MÉNAGE

(SUITE ET FIN)

#### X

On ne peut pas se figurer la quantité de ménages qui, sous toutes les formes et à tous les prix, se vendent aux enfants. J'entends ici des jouets purement conventionnels qui figurent les objets par leur forme, et non point par leur emploi.

Ces ménages sont souvent réduits aux proportions les plus exigües et aux matériaux les plus élémentaires : c'est un assortiment complet en bois blanc de la Forêt Noire, renfermé dans une boîte de sapin, et qu'on offre à la convoitise de ce jeune public, pour la modique somme de *treize sous*, rendue dans nos bazars français. Ce sont de petits objets tournés rapidement, ou confectionnés à l'outil ou au couteau : il y a, dans la petite boîte magique, des plats, des assiettes, des verres, des bouteilles, jusqu'à des chandeliers : le tout, de ce beau bois blanc lequel prend vite une nuance blonde de la teinte du froment. Pour un prix plus élevé, les assiettes s'agrandissent et se multiplient ; le petit service présente quelques filets argentés, exécutés à la mine de plomb, ou quelques enluminures rouges et vertes, semblables à celles qui décoraient déjà au dix-septième siècle la toilette en bois blanc envoyée d'Allemagne à madame de Sévigné par son cousin Bussy-Rabutin.

Il va sans dire que cette innombrable famille des ménages en bois blanc, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus perfectionnés, ne comporte aucune possibilité de se livrer à des

opérations culinaires : l'enfant n'a entre les mains que de vains simulacres semblables, à tout prendre, à la petite assiette de carton et de papier.

Les ménages de fer blanc rentrent dans la même catégorie. En raison de leur matière, ils représentent, en général, beaucoup moins la garniture de la table que la batterie de cuisine : ce sont des grils, des lèchefrites, des casseroles, faites d'une feuille de métal si mince qu'elle n'a que le souffle, et il ne faudrait pas s'aviser de montrer le feu à ce petit outillage. Il faut donc absolument faire semblant de cuire et de rôtir, et imaginer dans ce fourneau vide et sous cette marmite refroidie la chaleur d'un foyer absent.

De même que les ménages de bois blanc, confectionnés d'ordinaire dans les chalets de la Suisse et de l'Allemagne, ne comportent habituellement aucun objet en métal, réciproquement les boîtes de fer blanc ne renferment pas non plus d'objets en bois. Pour rencontrer cette alliance qui réunit l'assortiment et complète le service, il faut en venir aux ménages de luxe, où chaque objet a été confectionné avec la matière qu'il comporte et où l'on trouve par conséquent des verres en verre, des serviettes en toile avec leurs anneaux en bois, des couverts en métal, des assiettes en faïence, des plats en porcelaine, etc.

Ici, nous commençons à rencontrer les symptômes caractéristiques du véritable jeu du ménage : les gobelets peuvent contenir l'abondance, les soupieres, le potage brûlant ; les plats sont ca-



pables d'aller sur le feu en personne, sans courir le risque de se fêler ou de se fendre. Il y a donc là tout l'appareil nécessaire pour servir et pour manger un dîner véritable : il ne s'agit plus que d'en opérer la préparation.

### XI

Autant je me suis insurgé, toutes les fois que j'en ai eu l'occasion, contre les ameublements, les toilettes et les bijoux de poupée, autant j'approuve les petites batteries de cuisine à l'usage des enfants, et tout ce que l'on a inventé d'ingénieux pour leur permettre de confectionner eux-mêmes la plupart des mets qui nous sont servis.

Ces jouets sont, en grande partie, d'invention récente, sous leur forme démocratique et accessible. Il y a toujours eu, pour les très grandes fortunes, pour le divertissement des petits princes et princesses, des ménages qui ne laissaient rien à désirer; seulement ces échantillons uniques revenaient à des prix exorbitants. Aujourd'hui, on trouve à très bon compte de petits fourneaux chauffés par une lampe qu'on peut allumer en toute sécurité, des casseroles de cuivre parfaitement émaillées, des plats émaillés à l'intérieur, et dans lesquels s'opère en toute sécurité la confection des mets sucrés et des ragoûts, telle qu'elle pourrait s'opérer dans l'officine la mieux pourvue. Un petit oiseau cuit parfaitement à cette broche, et le pot-au-feu lui-même, au bout d'une patience convenable, répand cette odeur caractéristique qui fait la joie naïve des bonnes gens.

### XII

Ce genre d'occupations et de divertissements présente pour les enfants toutes sortes d'avantages.

Avant tout, il faut se persuader que, bien loin de favoriser la gourmandise, cette sorte de jeu la déroute et la suspend.

On a dit bien des fois que les vrais chasseurs n'aiment pas le gibier. Il se passe peut-être quelque chose d'analogue chez la petite fille. Dès qu'au moyen d'un tablier de cuisine ou d'un torchon, elle se voit métamorphosée en cuisinière, elle pense, non plus à manger le dîner, mais à le préparer. Si l'un de ces plats a particulièrement réussi, elle est tout heureuse et toute fière de voir l'empressement et la satisfaction avec lesquels on le déguste, mais l'idée de s'en réserver une plus grosse part, ou peut-être même d'y toucher, ne lui vient point du tout. La gourmandise est un défaut si vulgaire et si inférieur, qu'il suffit du moindre usage et de la moindre préoccupation de l'esprit pour en affran-

chir les âmes qui ne sont point encore devenues les esclaves ordinaires de leur nourriture.

Indépendamment de cet avantage, il faut considérer encore l'utilité que peut retirer ainsi une petite fille d'une vue plus directe des actions qui, plus tard, s'accompliront journellement chez elle.

Monsieur Michelet, au milieu de tant d'idées fausses dont il a parsemé ses histoires et ses autres ouvrages, n'a pas laissé de faire ressortir avec bonheur ce côté antique et patriarcal du rôle de l'épouse et de la mère de famille. Il est permis de trouver, comme lui, qu'un plat spécial, préparé par ces mains intelligentes et délicates, s'offre sur la table domestique avec plus de grâce et de suavité. Sans doute, il faut faire la part des mœurs modernes. Nous avons perdu beaucoup de cette bonhomie et de cette majesté qui permettaient à nos grand-mères, sans déroger à rien, de prendre entre leurs mains aristocratiques le manche de la poêle pour retourner elles-mêmes l'omelette, ou la grande cuiller pour imprimer le mouvement aux confitures dans la bassine, et cependant je sais, de science certaine, qu'en dépit de bien des minauderies et des affectations concédées à la pose mondaine, il y a encore beaucoup plus de femmes qu'on le pense qui vont faire le tour de leur cuisine, et, si j'en crois les écoles créées à cet effet en Angleterre et aux Etats-Unis, peut-être avec trop de fracas, il y a apparence que ces connaissances-là ne passent pas pour inutiles dans l'ensemble d'une éducation. Au reste, on peut voir figurer dans les programmes de telle institution de demoiselles, des prix de soins domestiques, de ménage, voire même de confitures, auxquels l'entourage de la future maîtresse de maison ne laissera pas de trouver quelque profit.

### XIII

Le jeu du ménage présente cette particularité heureuse qu'on y peut réunir dans un commun divertissement les petits garçons et les petites filles. Ce n'est pas là un médiocre avantage. Il n'est pas de plus mauvaise politique, même en vue des résultats futurs de l'éducation et des épreuves inévitables de l'adolescence, que de les séparer absolument et de les retenir à des distractions qui les isolent les uns des autres. C'est inaugurer de bonne heure une séparation, pour ne pas dire une répulsion, qui devra plus tard tout naturellement se poursuivre et s'achever par le cigare, par le cercle, par le club, par tout ce qui rend l'homme étranger à la femme.

Il y a des petits garçons qui jouent volontiers à la poupée. On ne saurait blâmer les personnes qui trouvent ce divertissement peu séant pour eux. Ces idées de papa, de maman, de mariages, d'enfants,



n'ont rien de bien convenable pour occuper ces petites imaginations, et ce n'est pas de ce côté que je voudrais diriger leurs pensées.

Au contraire, il n'y a nul inconvénient à ce qu'un garçon, quelle que soit la condition qu'il prépare l'avenir, sache allumer le feu, sortir un œuf de sa coquille ou éplucher un plat de pommes de terre. Ils auront comme volontaires d'un an ou comme réservistes bien d'autres besognes à faire. Il n'est point du tout hors de propos qu'ils s'initient, même dès leur enfance, à ces tâches un peu étranges par lesquelles il leur faudra plus tard passer.

## XIV

La règle à suivre pour rendre le jeu du ménage réel, véritablement utile à l'enfance, est précisément l'inverse du ménage imaginaire. Il ne faut plus qu'il y ait rien de concédé à l'imagination et à la convention. Il ne faut plus que, sous prétexte de dîner à faire, on en tire occasion de croquer impunément des friandises.

Ici tout doit être sincère et positif. Il s'agit de confectionner un mets déterminé, et de le confectionner suivant les règles de la cuisine, de telle sorte, qu'il y ait, dans le ragoût la quantité de sel et de poivre, et dans la salade la dose d'huile et de vinaigre nécessaires à leur bon goût. La crème ne doit pas être tournée ni le rôti brûlé. L'œuf à la coque trop ou trop peu cuit ressemble beaucoup à une faute d'orthographe qui ajouterait ou retrancherait une lettre aux prescriptions de la grammaire. Aussi bien y a-t-il deux avantages principaux dans ce divertissement de la cuisine, lorsqu'il est réglé et poursuivi d'une façon convenable :

En premier lieu, les jeunes filles apprennent véritablement la recette pratique d'un certain nombre de plats, recette et procédés qu'il n'est jamais inutile de savoir : en second lieu, pour aboutir aux résultats qu'ils poursuivent, c'est-à-dire la bonne condition d'un mets quelconque, les enfants sont tenus à observer une foule de précautions, et à dépenser une somme d'attention relativement considérable.

Le lait qui bout sur le feu ne met aucune complaisance à ne point prendre la fuite et à ne point déborder ses rivages. Il ne faut pas oublier de retourner sur son gril la petite côtelette d'agneau, sous peine d'être averti par une forte odeur de charbon de sa triste destinée.

Le ménage réalise donc, au plus haut degré, cette condition essentielle d'un jeu intelligent et efficace, qui est de fournir un aliment utile à la vague activité des enfants. Dès qu'un amusement quelconque provoque et règle à la fois leurs mouvements, dès que leurs facultés sont invitées

au travail et leur attention à la persévérance, la nature de l'objet dont on les occupe n'importe pas autant qu'on pourrait le croire. Ils prennent aussi bien là qu'ailleurs des habitudes précieuses d'ordre, de régularité, de propreté. La mémoire y trouve son compte comme tout le reste de l'esprit, et cette application du temps à un emploi si journalier et si essentiel pendant tout le reste de la vie, l'emporte sur une foule d'autres jeux. Le grand avantage pour l'enfant est ici de n'être point entraîné à la dissipation, mais au contraire porté au recueillement et à l'effort.

## XV

Le jeu du ménage ne comporte pas seulement la préparation des mets qui doivent figurer sur la table du festin, mais encore la pratique et l'observation d'un certain nombre de relations sociales, auxquelles il est excellent que l'enfant s'habitue de bonne heure, afin de s'en tirer plus tard correctement.

Cette petite comédie du dîner et de la soirée mondaine entraîne naturellement le simulacre de ce que l'enfant voit se passer sous ses yeux d'une façon journalière. Pour peu que les parents aient d'adresse et de pratique de l'éducation, ils s'arrangeront pour que ce petit dîner ne se passe point d'une façon brutale et toute matérielle. Il faut, pour bien faire, qu'il y ait, d'une part des invités, et de l'autre des maîtres de la maison ; il faut que l'on sonne à la porte, qu'on se débarrasse des manteaux, des pardessus, enfin qu'on soit introduit dans le salon pour s'y livrer à quelque entretien, avant que l'on annonce le service. Une fois assis autour de la table, il ne doit pas non plus y avoir d'enfants, mais bien des messieurs et des dames, se traitant les uns les autres avec les égards et la cérémonie qu'ils se doivent naturellement entre eux.

## XVI

Les indications que l'on donne ici et que l'on pourrait développer dans le même sens, réclament hautement, pendant la durée de ces jeux, la présence ou tout au moins la proximité, sinon des parents eux-mêmes, au moins d'une personne suffisamment autorisée, et capable tout à la fois de donner un bon conseil et de le faire accepter. Le détour est bien facile. Il ne s'agit point en effet, de moraliser sur les manières et les devoirs du monde, mais ce qui est bien différent et portera à ses élèves beaucoup moins d'ombrage, de leur enseigner une représentation plus exacte de la société. L'effet moral qu'ils ressentent de ces bons avis n'est pas très différent de l'accueil



qu'ils feraient à un conseil donné pour un rôle de charade. Pendant ce temps, les bonnes manières, le ton et les formules de l'exquise politesse restent dans les habitudes, et c'est souvent pour avoir joué à la maîtresse de maison et à la madame devant quelque douairière du temps passé, que les petites filles en renouvellent et en perpétuent, avec la grâce délicate de la jeunesse, les grandes manières et les précieuses traditions.

## XVII

N'oublions pas non plus que le jeu du ménage comporte la figuration d'une cuisinière qui opère autour de ses fourneaux, comme aussi de domestiques qui peuplent l'antichambre ou qui servent à table.

Rien n'est plus malaisé et plus délicat à traiter que cette question des domestiques. Ce n'est point ici le lieu de faire entendre des doléances cent fois répétées sur la transformation qui, à cet égard, s'est accomplie dans nos mœurs. Quels que puissent être les rapports anciens ou nouveaux qui persistent ou qui se sont établis entre les maîtres et les serviteurs, il n'en est pas moins vrai que certaines règles dominantes ne sauraient être abrogées et doivent, en tout état de cause, être maintenues.

Un enfant ne saurait, pour aucune raison au monde, se départir de la stricte politesse, et je dirai plus, des égards qu'il doit à ses inférieurs : non pas qu'il faille les traiter jamais sur le pied

de ses égaux, vu que ces mêmes inférieurs sont les premiers à en pâtir, toutes les fois que les règles de la hiérarchie ne sont pas suffisamment observées. Il y a là, comme on le voit de reste, des questions de tact et de mesure qu'il est à peu près impossible d'enseigner aux enfants par la théorie, et d'un autre côté, la pratique de la vie réelle entraîne inévitablement après elle, des occasions de froissement et de susceptibilité qui rendent les âmes moins perméables aux bons avis.

Dans le jeu du ménage, tout passe sans difficulté, et les observations qu'on peut faire à la petite maîtresse sur un mot trop dur ou sur des façons trop brusques, ne sont plus que des inexactitudes de mise en scène, dans lesquelles le fond du caractère n'est pas censé être mis en question. Sous le bénéfice de cette convention salubre, on peut redresser impunément ces travers de la première fierté, ces airs malséants, ces paroles peu avenantes qui, plus tard, transportées sur le théâtre de la vie, suffisent souvent pour alimenter autour de nous un mécontentement sourd et une irritation mal déguisée.

Il convient, pour conclure cette petite étude, de répéter une fois de plus à propos des ménages, ce que disait des jeux enfantins une femme de beaucoup de cœur et d'esprit : « On se préoccupe à juste titre des leçons où les enfants s'instruisent, mais qui sait s'il ne faudrait pas mettre au premier rang les jeux où ils s'élèvent ? »

ANTONIN RONDELET.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### LA JANGADA

PAR M. JULES VERNE (Collection Hetzel)

Nous ne parlons pas souvent des contes scientifiques de M. Verne, que lisent probablement les jeunes frères de nos abonnés ; la science sérieuse est chose aimable, la science amusante, romanesque, problématique presque toujours, ne rentre pas du tout dans le cadre de lectures que nous aimons à indiquer à nos chères lectrices : nous voulons pour elles ou une morale élevée, ou une instruction positive, et les voyages sous les mers ou dans les airs nous semblent manquer à la fois de fond et d'intérêt.

Mais le nouveau livre de M. Jules Verne, qui comptera peut-être parmi ses meilleurs, mérite d'être signalé à celles qui veulent bien nous lire : il les instruira et, par le drame qui s'y trouve mêlé à un ingénieux récit de voyage, il les touchera.

La *Jangada*, au Brésil, veut dire train de bois, et c'est en effet, un immense train de bois, une forêt tout entière, formée des essences les plus précieuses, que la famille Garral confie au fleuve l'Amazone, et sur lequel, elle s'embarque elle-même, bâtissant une maison sur cet amas flottant. On devine les péripéties d'un tel voyage, les tempêtes, les mauvaises rencontres, brigands et crocodiles, les actes de dévouement et de



courage, nés de tant de périls. Aucun de ces mobiles dramatiques ne manque au récit, sur lequel plane d'ailleurs un mystère qui inquiète le lecteur, ce mystère ne se dénoue pas dans ce premier volume et fait attendre impatiemment la fin de l'ouvrage, dont nous parlerons en temps et lieu. Il n'est pas besoin de dire que la nature est décrite avec charme, et que les dialogues ainsi que les accidents de cet étrange voyage sont empreints à la fois d'esprit et de bonhomie.

Nous recommandons ce joli livre aux mères de famille; jeunes filles et jeunes gens le liront volontiers. (1)

M. B.

(1) Tome I<sup>er</sup>, un volume in-18, 3 fr. — Par la poste, 3 fr. 50. Le tome II est sous presse.

## LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

PAR MADAME M. MARYAN

Ce récit gracieux qui a obtenu, dans notre *Courrier*, un véritable succès, vient de paraître en volume. Il intéressera toutes nos lectrices; elles voudront savoir si cette fortune revient enfin à Géraldine, sa véritable propriétaire, qui s'est si généreusement sacrifiée pour défendre l'honneur de celui qui la lui avait volée. Peut-être le dénouement et le repentir du coupable ne sont-ils pas assez bien amenés, mais la fraîcheur du style dédommage de ces légères imperfections (1).

(1) Librairie Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Un 18-jésus, 2 fr.

# CONSEILS

## 5<sup>me</sup> CONSEIL A MARGUERITE

Vous me prenez pour juge, mon cher petit cœur, juge entre votre mari et vous, et, connaissant ma vive affection, vous pensez que je vous serai tout à fait favorable dans la double question qui vous a divisés; car enfin, vous êtes divisés, vous avez eu une discussion, je ne dis pas une querelle : oh non ! et j'espère qu'on pourra appliquer à votre première querelle l'expression d'une vieille romance :

Et chaque jour la départie  
Était remise au lendemain.

Qu'il en soit ainsi de toutes les querelles de ménage ! qu'elles soient toujours remises au lendemain; car la première division sérieuse de ces deux cœurs qui doivent être si entièrement unis, peut devenir une fissure par où fuiront la sympathie et la confiance. Ne vous disputez pas, j'ose dire même : ne discutez pas. C'est une habitude funeste dans le commerce de la vie que les discussions; si vous n'êtes pas du même avis que votre mari, ma chère Marguerite, taisez-vous (*le silence est le plus bel ornement des femmes*, disait le vieux Sophocle) et, à moins de raisons sérieuses, n'entrez pas en lice, n'ouvrez pas ces querelles de mots, qui irritent les deux parties et n'en convainquent aucune.

Dans le cas actuel, puisque vous me prenez

pour arbitre, je dis franchement à votre mari que j'aime et que j'apprécie, qu'il a tort, vraiment tort. Quoi, cher Étienne, vous possédez une femme bien élevée, délicate, pieuse, qui a vécu dans un milieu choisi, dont les yeux n'ont pas vu le mal, dont les oreilles ignorent les expressions grossières, dont le cœur et l'imagination sont restés purs, et vous venez lui apporter, vous ! un de ces livres nouveaux, qui, sous prétexte de peindre au naturel les mœurs du peuple, en étalent avec complaisance toutes les corruptions ! Vous voulez que Marguerite lise cela, parce qu'il faut tout connaître, et suivre le mouvement intellectuel ! Où donc est la nécessité de connaître ce qu'il y a de plus vil et de plus misérable ici-bas, de se remplir l'esprit d'images révoltantes et de lire, à tête reposée, des propos qu'on ne souffrirait pas dans la bouche de son laquais ? Ces misères existent, il n'est que trop vrai, mais qu'une femme les visite par la prière, par l'aumône donnée aux œuvres de zèle, si l'occasion s'en présente, il suffit. Le goût, le cœur, l'esprit, la conscience ont tout à perdre à ce contact des choses basses. Mêleriez-vous un diamant à de la fange ? Orneriez-vous la chambre de Marguerite de ces ignobles caricatures qu'on étale aux vitres des kiosques ? Non ; pourquoi alors vouloir meubler son esprit des figures que vous jetteriez au feu si une main peu délicate les avait déposées sur la table ?

Mon cher Étienne, vous avez beaucoup aimé



le Père Lacordaire, écoutez-le donc; ce qu'il écrivait à un de ses disciples, à propos des mauvaises fréquentations s'applique bien aux mauvais livres :

« La familiarité accoutume aux choses aussi bien qu'aux personnes; ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd de sa délicatesse, l'esprit de sa clarté, on finit par aimer ce qu'on repoussait... »

C'est vrai et c'est effrayant.

Respectez donc la dignité, la pureté de votre jeune femme, et si vous voulez qu'elle lise, butinez pour elle dans le vaste champ de la littérature française : morale, histoire, voyages, théâtre, romans, biographies, vous aurez de quoi occuper bien des soirées d'hiver, et même toutes les soirées d'hiver d'une longue vie. Mais plus de romans *naturalistes*, je vous en conjure.

Vous voyez, chère Marguerite, que je donne tout à fait raison à vos répugnances contre ce vilain livre; pourtant, ne triomphez pas! je donne tout autant raison à votre mari, lorsqu'il s'oppose à cette nouvelle relation, qui vous plaît et que vous voudriez cultiver. Je connais madame Armande X... Je ne la juge pas : je la crois innocente des erreurs qu'on lui impute, mais de graves imprudences ont compromis son nom, souillé sa bonne renommée, et vous n'aurez rien à gagner à son intimité. Elle est mondaine, légère, étourdie dans ses démarches, compromettante dans ses paroles : on ne la trouve jamais chez elle, son intérieur est mal réglé, son mari n'est pas heureux, ses enfants sont livrés aux domestiques; elle manque de réserve dans ses

paroles, de modestie dans ses manières, de prudence dans ses amitiés... tout ceci, vous le savez aussi bien que moi, et vous savez combien le monde la juge cruellement. Votre cher mari vous défend cette liaison; il la trouve dangereuse sinon pour le fond de votre conduite, au moins pour les apparences, et les autres nous jugent sur l'apparence, ils s'inquiètent fort peu du fond. Vous croyez, dites-vous, que madame Armande est calomniée; vous voudriez la défendre et la consoler; ma chère enfant, vous êtes trop jeune pour devenir la duègne et le mentor d'une femme, depuis longtemps émancipée, et trop émancipée. Vous ne lui feriez pas de bien, elle pourrait vous faire beaucoup de mal. Je vous en conjure à votre tour, chère Marguerite, obéissez à votre mari : ne rompez pas bruyamment : celane vaut jamais rien, mais refusez doucement et poliment les invitations de madame Armande, diners, petites sauteries, comédies de société, voyages en tête-à-tête au bord de la mer, location à frais communs d'un chalet sur quelque plage, éludez et refusez; elle comprendra, la pauvre femme, et ne vous poursuivra pas longtemps.

Vous vous réjouirez un jour d'avoir suivi le bon conseil de votre mari; à mesure qu'on avance dans la vie, la réputation, sur laquelle on ne peut rien ou presque rien, nous devient plus précieuse; elle est le trésor d'un âge avancé, elle est la juste récompense de la vie. Ne jouez pas avec elle! et souvenez-vous que saint Augustin disait : « Celui-là est cruel qui, satisfait du témoignage de sa conscience, néglige sa réputation. »

M. B.

## COMMENT ON DEVIENT VIEILLES FILLES

(SUITE ET FIN)

Les trois amies entrèrent dans la chambre de Mademoiselle Martin, la saluant à peine, et promenant un regard investigateur sur cette espèce de musée des antiques, où elles se trouvaient. Il y eut alors des chuchotements, des sourires, on se poussa le coude, comme font les petites pensionnaires mal élevées, et Mademoiselle Martin, malgré sa bienveillance native et son peu de perspicacité, ne put s'empêcher de trouver fort peu polies les amies de Marthe.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de l'appartement, ce qui ne demanda pas plus de dix minutes, on s'installa dans la chambre de Ma-

dame Algan, absente pour quelques heures, et l'on se mit à bavarder; c'était encore ce qu'on savait le mieux faire. La conversation sauta d'un sujet à l'autre, sans aucune suite, jusqu'à ce que Clotilde, avec son étourderie ordinaire, en vint à demander carrément comment et pourquoi Madame Algan avait eu la singulière idée de s'associer avec une vieille demoiselle, qui devait être si ennuyeuse.

Marthe savait bien le pourquoi, mais elle se serait bien gardée de le dire, car son défaut, à elle, défaut capital, c'était un insupportable orgueil, qui lui inspirait sans cesse de se faire



passer pour avoir de la fortune, tandis que sa malheureuse mère souffrait les tourments secrets d'une pauvreté qui, dans sa position sociale, était réelle, quoique habilement déguisée.

« Je ne sais pas trop, répondit Marthe, d'un air indifférent, pourquoi maman est venue demeurer ici avec Mademoiselle Martin; c'est apparemment parce que cette bonne vieille demoiselle s'ennuyait toute seule.

— Elle doit être coucée de manies ?

— Je ne les ai pas encore comptées, faute de temps, ma chère; mais j'en ai déjà entrevu quelques unes.

— Je vais te dire les autres; écoute bien, Marthe. Une vieille fille a toujours un chat, au profit duquel on la voit dépenser toute l'affection et tout le dévouement qu'elle aurait mis au service d'une famille.

— C'est vrai, elle a un chat.

— Je le savais bien ! Une vieille fille boit tous les jours, à heures fixes, soit du café, soit du thé, soit une infusion quelconque.

— Oui, oui, c'est du café qu'elle prend, du café noir.

— J'en étais sûre; et le ciel croulerait qu'elle le prendrait encore. Elle doit préférer les modes vieillies, les couleurs que personne ne porte, les grands manchons quand on n'en voit que des petits, les volants, les dentelles, les ornements de tout genre, quand on s'habille simplement; et la simplicité quand on se décide à se parer de nœuds, de galons et de fleurs ?

— C'est tout à fait cela !

— Sans doute. Les vieilles filles ne font rien comme tout le monde, j'aimerais mieux être toute seule dans un bois, avec des loups, que d'habiter avec une vieille fille !

— Même avec des loups ? objecta Clotilde ; mais excitée par l'entrain de la moqueuse Marguerite, elle ajouta :

— Une vieille fille doit passer une partie de sa journée à ranger ses affaires, et l'autre à éviter de les déranger.

— Justement ! Mademoiselle Martin met chaque chose à sa place, et croit que tout est perdu si je lui dérange un fauteuil, une petite table, un tabouret.

— Elle doit économiser jusqu'à un petit bout de bougie ? N'est-ce pas ?

— Certainement ! jusqu'à une allumette.

— Que c'est amusant ! Non, rien n'est drôle, rien n'est ridicule comme une vieille fille !... Pourvu que nous n'allions pas rester vieilles filles !...

— Par exemple ! s'écrièrent ensemble Marthe et Marguerite, jamais ! C'est impossible !

Elles se mirent à rire aux éclats, comme de petites folles, et la bonne Mademoiselle Martin se disait ingénument au bruit de ces rires :

« Allons ! Elles s'amusent ! Tant mieux, c'est de leur âge. »

Elle eut même la gracieuse pensée de leur offrir un goûter : du chocolat qui lui venait directement de Bayonne, et du pain d'épice de Reims.

L'apparition de la bonne Mademoiselle Martin n'eut d'autre effet que de donner lieu à de nouvelles remarques par lesquelles ces trois têtes sans cervelle s'excitèrent à de nouveaux rires.

Quand elle fut retournée dans sa chambre, la conversation retomba sur la cohabitation.

« Pourquoi ta mère a-t-elle donc choisi un appartement si étroit ?

— Je n'en sais rien, Marguerite ; c'est Mademoiselle Martin qui l'a cherché et trouvé. Maman ne fait que ce que veut sa vieille amie ; ce n'est pas ma faute.

— Non, mais ce doit être bien ennuyeux ! Pourquoi donc n'avez-vous pas une domestique à demeure ?

— Parce que Mademoiselle Martin trouve qu'une femme de ménage nous suffit. Maman se laisse tout-à-fait mener.

— Il en résulte que tu vis très petitement, toi qui es destinée, d'après ce que tu nous as dit à la pension, à avoir cent mille livres de rente.

— Au moins ! Je dis cent mille en comptant au plus bas. L'héritage auquel nous avons droit est énorme.

— C'est l'héritage de parents éloignés ?

— Oui, des cousins de ma mère, qui demeurent à quelques lieues de Paris, dans un vieux et magnifique château, entouré de fermes, de bois, d'étangs, de champs, de prairies ! que sais-je ?

— Comment, tu as des parents si riches ? Je t'en fais mon compliment. »

Marguerite et Clotilde étaient en train de concevoir pour leur compagne cette espèce de considération mi respectueuse, mi jalouse qui souvent s'attache à la prévision d'une grande fortune. La porte de l'appartement s'ouvrit du dehors, c'était Madame Algan qui rentrait. Elle dit bonjour fort gracieusement aux amies de sa fille, les engagea à jouer comme bon leur semblerait, pourvu qu'elles ne fissent pas trop de bruit, et entra dans la chambre de son amie pour causer avec elle, et verser dans son sein ses préoccupations maternelles, qui certes n'étaient pas celles d'une mère à la veille de posséder au moins cent mille livres de rente, plus un superbe château.

## II

### LES CHATELAINS

Une seule bougie, surmontée d'un abat-jour vert, éclaire un grand salon à quatre fenêtres. Un meuble en beau velours d'Utrecht se cache, depuis longues années, sous de misérables housses



usées, et déchirées. Tout est contraste dans cette superbe demeure, accusant à la fois richesse et pauvreté. Sous les magnifiques ombrages du parc, on trouve à peine un fragment de siège, pourri de vétusté. Aux détours de ces belles pelouses, pas une corbeille de fleurs, pas une rose ! Ce n'est ni la splendeur, ni la misère ; c'est le désert au sein de l'abondance, c'est la pauvreté volontaire, sans mérite et sans charité ; en un mot c'est l'avarice.

Si l'on traverse ces grands potagers, on voit que d'inutiles herbages : peu de légumes ; seulement ceux que Gertrude cultive en se donnant bien de la peine, car Gertrude est le pivot sur lequel tourne cette piteuse installation. C'est elle qui soigne ses vieux maîtres, et supporte les conséquences de leur sordide économie, dégenerée en manie sous les glaces de l'âge. C'est Gertrude qui prend soin du ménage, et fait la cuisine, bien peu de cuisine, il est vrai, car Monsieur et Madame mangent fort peu de chose, et Gertrude mange les restes. Entre ces murs antiques, gardant, malgré la décadence morale des possesseurs, le cachet des vieux manoirs, on souffre de tout : du froid, de la chaleur, de l'isolement, du mépris, et surtout de la peur ; car la perpétuelle crainte de ces riches vieillards est de se voir quelque nuit la proie des brigands. Tous les soirs, ils se retranchent comme dans une citadelle, après avoir fermé vingt portes à double et triple tour. Gertrude seule a su se garder de cette mortelle épouvante. Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle ne possède au monde que de quoi remplir une malle, et quelques centaines de francs épargnés sur ses maigres gages, dont elle a même longtemps envoyé la moitié à son père ? Peut-être encore parce que, chaque soir, après les fatigues de la journée, elle s'endort la conscience en paix, ayant voulu bien faire, et s'en remettant à Dieu du soin de son âme.

Ce soir, Monsieur et Madame Kelly sont comme à l'ordinaire en tête-à-tête après le dîner, n'ayant rien à se dire de nouveau, et dormant pour abréger le temps. Cependant, un léger bruit dans le vestibule suffit à les réveiller, car probablement ils rêvaient de voleurs.

« Qu'y a-t-il ? »

— Quelqu'un se dirige vers le salon.

— Une visite ? pas possible !

C'était vrai. Les dormeurs se levèrent ensemble, pour recevoir une demoiselle âgée qui, tous les ans, venait passer trois ou quatre mois de la belle saison dans une maisonnette fort simple, entourée de ce qu'on appelle un jardin de curé. Cette maisonnette représentait un petit capital de treize ou quatorze mille francs, pas davantage ; néanmoins, on y pouvait vivre à l'aise pendant les chaleurs et l'automne, c'est ce que faisait Mademoiselle Martin, et de plus, elle cultivait des fleurs, elle allait voir les pauvres, elle tra-

vaillait pour l'Eglise du village, dont, hélas ! les châtelains ne s'occupaient jamais.

Monsieur et Madame Kelly ne sortaient de leur torpeur économique qu'en voyant Mademoiselle Martin. Tout en elle leur plaisait. Elle leur portait point d'ombrage par sa toilette, ni par son grand air ; elle ne leur donnait point de leçons indirectes sur les bienfaits qu'ils auraient dû répandre autour d'eux, et qu'ils ne répandaient pas ; enfin, elle les égayait par son esprit aimable, et leur témoignait en toute occasion une véritable bienveillance.

« Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir ; veuillez donc vous asseoir dans ce fauteuil. »

En émettant ce vœu, Monsieur Kelly avait soin de présenter le fauteuil sur lequel il s'était endormi, car il n'était sûr que de celui-là et d'un autre, occupé par sa femme. Quant aux sièges, dont les vieilles housses cachaient le velours, on ne s'en servait jamais.

Mademoiselle Martin salua avec l'aisance d'une personne qui ne se sent pas déplacée parce qu'elle est chez des gens riches, quoiqu'elle soit elle-même dans la plus modeste position de fortune.

« Mademoiselle, dit Madame Kelly, assez gracieusement, nous étions tout étonnés de ne pas vous voir apparaître cette année dans nos campagnes, et nous vous regrettions.

— Vous êtes mille fois bonne, chère Madame, de m'avoir regrettée.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Vous êtes la seule personne qui veniez nous voir. Nous ne connaissons plus âme qui vive, et si notre fidèle Gertrude ne nous disait parfois quelques nouvelles des alentours, nous pourrions nous croire dans une île déserte. »

On causa sur ce ton pendant quelques minutes ; puis Mademoiselle Martin, amenant avec intention la conversation sur elle-même, dit avec abandon :

« Moi aussi, j'étais toute triste de ne pas revoir mes bons voisins et ma maisonnette, où je trouve à bon marché, tant de petites jouissances ; mais il faut vous dire, puisque vous avez la bonté de prendre intérêt à ce qui me concerne, que j'ai changé mon genre de vie ; c'est un peu tard, peut-être, mais je ne m'en repens pas.

— Auriez-vous renoncé à vivre seule, comme vous en aviez une si longue habitude ?

— Oui, tout à fait renoncé. J'ai demandé à une intime amie, Madame Algan, de venir habiter avec moi ; nous avons pris à Paris, dans un quartier fort sain, un appartement à notre convenance et nous y vivons à nous trois ; car j'oubliais de vous dire que mon amie a une fille de douze ans nommée Marthe, fort avancée pour son âge, qui travaille toute la journée chez une maîtresse de pension, et revient à six heures à la maison pour dîner.



— C'est une chose grave qu'une association, objecta Monsieur Kelly ; permettez-moi de vous demander, Mademoiselle, si vous y avez suffisamment songé ?

— Oh oui ! ce n'est pas une surprise. Depuis longtemps je désirais cette réunion.

— L'isolement vous pesait, sans doute ? Je le comprends ! Vous n'étiez pourtant pas isolée comme nous, soupira tristement la sombre châtelaine, en rajustant sa vieille mantille qu'elle avait jetée par respect humain sur ses épaules, pour cacher les désastres de son vieux corsage.

— Allons, chère Madame Kelly, ne vous plaignez pas d'être isolée ; il ne tiendrait qu'à vous d'être entourée, puisque vous avez, sinon de votre côté, du moins du côté de votre mari, des parents honorables.

— Des héritières ? Non, non, il est inutile de revenir là-dessus, répondit le châtelain avec un peu d'aigreur. Ma femme, pas plus que moi, ne désire avoir aucun rapport avec la famille de mon cousin Kelly ; nous avons eu maille à partir ensemble, et j'ai juré que jamais, jamais, je ne nouerai aucune relation avec qui que ce soit de sa descendance.

— Ce monsieur avait une fille ; je crois vous l'avoir entendu dire ?

— Une fille, c'est possible. Je ne la connais, ni ne veux la connaître. Quant à mon héritage, je jure bien qu'elle ne l'aura pas ! J'aimerais mieux le morceler, le laisser à n'importe qui !... Mais nous n'en sommes pas là, heureusement !

— Non, nous n'en sommes pas là, répéta la vieille Madame Kelly, comme une ruine qui renvoie l'écho d'une autre ruine.

A la faible lueur de la bougie, Mademoiselle Martin constatait cependant les ravages d'une année de plus sur ces visages livides. Monsieur Kelly, particulièrement affaibli, semblait n'avoir plus que peu de temps à vivre ; mais son âme éprise de la terre, bien que se privant de toute jouissance, ne voulait pas entendre parler du compte qu'il faudrait rendre à Dieu de son administration.

Abandonnant à dessein un sujet de conversation si peu sympathique aux riches habitants du château, Mademoiselle Martin parla de son amie.

« C'est une femme intéressante au plus haut point par ses malheurs. Elle est veuve depuis neuf ans, et elle n'a élevé sa fille jusqu'ici que par un dévouement sans pareil ; elle s'affaiblit tous les jours, et il est fort à craindre qu'elle ne laisse bientôt la pauvre Marthe orpheline.

— Voilà ce qu'on gagne à se marier sans fortune, dit sèchement Monsieur Kelly.

— Ah ! c'est bien vrai ! ajouta la vieille dame. On fait une folie, et les enfants la paient. »

Ce fut toute la compassion jetée sur Madame Algan, dont on était loin de soupçonner l'origine, car elle était la fille unique de ce cousin Kelly avec qui on s'était brouillé.

Mademoiselle Martin reprit :

« En vertu de notre association, fruit d'une ancienne et profonde amitié, nous avons résolu, Madame Algan et moi, de ne plus nous séparer. Pour cette raison, j'ai attendu l'époque des vacances de Marthe, ne voulant pas jouir toute seule de la tranquillité de ma maisonnette et de la beauté de mes fleurs, car cette année mon vieux jardinier s'est surpassé, et je suis ravie de mes roses, de mes hortensias, de mes œillets !

— Ce vieux jardinier est assez commode en effet ; vous le retrouvez tous les ans, et sa femme vous est utile pendant votre court séjour à la campagne.

— Elle suffit aux besoins fort restreints de mon ménage, et ces braves gens demeurant à ma porte, je ne me suis jamais sentie isolée. Mais maintenant, je suis en famille, et la vie n'en est que plus douce. Madame Algan a la bonté de se trouver bien dans ma petite retraite et les vacances de l'enfant se passeront plus sainement à la campagne que dans un étroit appartement de Paris. Si vous voulez me le permettre, Madame, j'aurai l'honneur de vous présenter mon amie et sa fille. »

Les vieux châtelains se regardèrent d'un air de connivence et Madame Kelly répondit :

« A vous vrai dire, chère Mademoiselle, autant nous sommes heureux de vous revoir chaque année, autant nous redoutons les nouvelles connaissances.

— Cela suffit, je n'insiste pas.

La bonne Mademoiselle Martin passa de ce sujet à un autre, avec une parfaite indifférence, si l'on en jugeait par le calme de sa physionomie ; mais en réalité, son affection de sœur pour Madame Algan venait de recevoir un coup qui détruisait en un instant un projet longtemps rêvé. Elle n'avait eu qu'une pensée en attirant à Bois-Fleuri son amie malade et sérieusement menacée, c'était de la mettre en rapport avec des parents éloignés, dont elle était la seule héritière, de la faire valoir auprès d'eux ; de les forcer pour ainsi dire à l'estimer, et même à l'admirer, et enfin de les décider à ne pas la frustrer de l'héritage. Il fallait renoncer à ce moyen si délicatement cherché ; la sauvagerie méfiante des vieillards rendait toute tentative impossible. Madame Algan demeurerait donc absolument étrangère, car n'ayant jamais voulu, depuis plus de trente ans, entendre parler de ses cousins, Monsieur Kelly ne savait ni le mariage, ni par conséquent le nom de celle qu'il repoussait par un double instinct d'aigreur et d'avarice.

Vint l'heure de se retirer. La vieille demoiselle s'en alla toute triste ; et en passant, elle salua amicalement Gertrude. Cette brave paysanne, déjà courbée par l'âge, et bien plus par la fatigue, c'était le seul cœur qui veillât dans cette vaste demeure. La chaleur de ses sentiments faisait une vive mais silencieuse opposition



à la froideur, systématique de ses maîtres. Elle ne disait rien, car on la tenait à distance; cependant elle observait tout, et sa finesse naturelle lui donnait l'intelligence de ce qui se passait au-dessus de sa sphère. Une sorte de compassion s'était formée en elle, à la vue du profond abandon où vivaient les châtelains; elle les servait avec un dévouement que ne rebutaient point les petites choses dont elle était souvent victime, et elle aimait Mademoiselle Martin par reconnaissance, parce qu'elle ne s'était jamais détournée du vieux donjon maudit, se contentant de plaindre les propriétaires, qui s'étaient eux-mêmes privés du plus grand bonheur des riches, celui de faire du bien.

Gertrude savait qu'en toute occasion la malveillance des paysans pour le château se traduisait par l'insulte ou la moquerie; elle comprenait qu'il en fût ainsi puisque, en présence des passions populaires, les ouvriers n'y trouvaient pas de travail, et les pauvres pas de pain; mais elle savait gré à la vieille demoiselle de sa bonté et de l'oubli qu'elle paraissait faire de ce qui irritait la population.

Gertrude, sa chandelle en main, accompagna la visiteuse jusqu'à la grille de la cour d'honneur, dans laquelle, au lieu de fin gazon, poussaient des pommes de terre.

« Eh bien, ma bonne demoiselle, vous voilà donc revenue avec nous? Comment avez-vous trouvé nos maîtres? Bien affaiblis, n'est-ce pas? Et puis bien tristes? Toujours en face l'un de l'autre! Sans parents, sans amis! Seuls dans ce grand château, où l'on pourrait loger quarante personnes! Se laissant manquer de tout! Ah! Mademoiselle, comment donc faire?

— Faites de votre mieux, ma bonne Gertrude, et le Bon Dieu fera le reste! »

On arriva ainsi jusqu'à la grille, que Gertrude ferma au moyen d'un énorme cadenas, et pendant que mademoiselle Martin traversait un champ en friches pour regagner sa maisonnette, la vieille servante rentrait au sombre manoir, où, dans un silence de mort, s'achevaient deux existences inutiles. Les persiennes de la façade ne s'ouvraient jamais; on eût cru ce grand bâtiment des vieux âges condamné à l'oubli, ou à cette lente destruction qu'amène fatalement l'inaction de l'homme. Auprès de la cuisine se trouvait l'office destinée aux gens, mais adoptée comme résidence habituelle par les maîtres, à l'exception de la soirée, où l'on se tenait, comme nous l'avons vu, dans le salon. Quelques paires de sabots, deux vieux parapluies, d'affreux chapeaux dépaillé, à l'usage du jardin, un manteau datant de vingt et quelques années, une pelisse couleur puce, usée et rapiécée, c'était l'attirail pompeux des châtelains, qui vivaient, dans un coin retiré de leur propriété, comme vivent deux pauvres dans leur misérable chaumière.

Ayant pris chacun à la main un bougeoir de

cuisine, ils montèrent un étage et gagnèrent leurs chambres, hautes et larges, mais dénuées de tout confortable et de toute élégance. Gertrude allait veiller encore, car elle avait tant d'ouvrage et elle travaillait si lentement, grâce à son âge avancé et à ses rhumatismes, qu'il lui fallait souvent terminer sa tâche dans les premières heures de la nuit, au lieu d'aller se reposer dans le grand cabinet, nu et laid, qui lui servait de chambre.

Arrivée chez elle, mademoiselle Martin rendit compte à son amie, en présence de Marthe, du peu de succès de sa démarche. Elle s'était trompée; il fallait s'y prendre autrement, elle essaierait tous les moyens les uns après les autres. Madame Algan était bien touchée de cette sollicitude et de cette volonté bonne et persévérante; mais elle n'avait jamais bien auguré de l'affaire, et pensait tristement que, en quittant ce monde, elle laisserait sa fille sans appui et sans fortune, ne pouvant même pas terminer une éducation qui devait être un jour sa seule ressource.

Quant à l'orgueilleuse Marthe, dont la taille élevée et la beauté altière attirait déjà les regards, bien qu'elle ne fût qu'une enfant de treize ans, elle avait beau entendre sa mère soupirer, elle ne s'en croyait pas moins l'héritière des Kelly. Comment cela se ferait-il? Peu lui importait. Elle s'était levée pour se pencher à la fenêtre et regarder ces masses d'un vert noirâtre, que le clair de lune détachait sur le ciel, et dont elle se disait avec une vanité générale : — C'est mon parc!

Elle écoutait le bruit grave de la chute d'eau, agreste beauté que la nature avait gardée en dépit des avarès, et elle se disait encore : « C'est à moi! Puis son imagination, développée par l'étude et par la lecture, lui permettait de peupler ces belles solitudes et d'y faire entrer, comme éléments de ses plaisirs, une foule élégante, le bruit, les sons joyeux des cors de chasse, tout l'appareil de la richesse qui ne s'appuie que sur le luxe, la jouissance et l'orgueil. Alors, elle arrivait à se dire : « Je serai châtelaine! je vivrai dans ce vieux manoir qui dort, mais que je réveillerai! Je serai grande dame! Je ferai toutes mes volontés! Si les cousins sont avarès, tant mieux! Ils ont peur de dépenser de l'argent! Eh bien, j'en aurai davantage!

### III

#### L'HÉRITIÈRE DU VIEUX MANOIR.

Marthe venait d'atteindre l'âge de seize ans; elle était une des plus jolies élèves de sa pension, et ses vêtements de deuil donnaient à son teint de blonde et à sa riche chevelure une beauté de plus.



De qui donc porte-t-elle le deuil ? Hélas ! de sa pauvre mère que Dieu a rappelée à lui, tout à coup, par pitié sans doute, afin qu'elle ne connût par l'amertume des adieux d'une mère à son enfant. Cette mort a été une affreuse surprise, et mademoiselle Martin s'est efforcée de faire pour la fille de son amie tout ce que peut suggérer l'amitié.

Madame Dorat, fière des progrès de son élève, et d'ailleurs bonne et compatissante, a consenti à recevoir Marthe au nombre des internes, en modifiant le prix de la pension. Mais la bonne mademoiselle Martin croit devoir faire plus encore pour la fille de madame Algan ; elle se gênera ; elle diminuera son petit train de vie, si modeste pourtant ; elle louera sa chère maison des champs, et, avec ces ressources réunies, elle pourvoira aux frais d'une éducation brillante ; car dans ses projets, Marthe est toujours l'héritière des Kelly ; elle poursuivra ses plans, elle arrivera à la réussite. Si malheureusement elle échouait, mademoiselle Algan, instruite et possédant des talents distingués, pourrait se suffire à elle-même. Telle était la pensée de la respectable vieille fille, pensée bien chère et bien pure d'égoïsme, car la jolie enfant ne lui témoignait aucune reconnaissance, et recevait comme lui étant dus tous ces sacrifices.

Nous la retrouvons dans le grand jardin du pensionnat, le jour même de la distribution des prix ; elle a été quatre fois couronnée, en a conçu un détestable orgueil, s'attribuant à elle-même tout le succès ; ne faisant point la part d'une nature privilégiée, douée d'une mémoire puissante, d'une conception facile. Elle étudie en jouant, et se trouve néanmoins à la tête de sa classe. Le succès est pour elle la conséquence du moindre travail, et pourtant, la voilà bouffie de vanité, et toisant ses compagnes du haut de sa grandeur. Pauvre fille ! Si l'on avait pu voir le fond, si l'on avait pénétré dans ce sanctuaire fermé où se tient cachée la pensée qui fait tout l'homme, combien on aurait été tenté de mépriser cette jolie tête couronnée de roses, et dont l'intelligence, se tenant à la surface des choses de la vie, n'avait jamais touché l'intime, n'avait jamais, pour ainsi dire, fraternisé avec le cœur. En ce moment, elle cause avec Clotilde et Marguerite, qui sont toujours ses compagnes préférées.

— Quel bonheur ! Voilà les vacances ! Nous allons donc, pour deux mois, dire adieu à nos bancs, à nos livres, à nos maîtresses surtout ! Quel débarras ! N'est-ce pas, Clotilde ?

— Tu t'adresses bien ! Moi qui désire les vacances depuis le jour de la rentrée ! Non, je ne m'habituerai jamais à cette vie sans plaisir.

— Sans plaisir ? madame Dorat nous vante pourtant bien haut les joies de nos récréations et de nos fêtes ; mais tu n'en es pas plus charmée que moi ?

— Assurément non.

— Je te comprends. Quant à moi, si ce n'était le contentement de me retrouver sans cesse avec toi, Clotilde, et avec Marguerite, je m'ennuierais à la mort chez madame Dorat. Et toi, Marguerite, tu ne dis rien, mais tu es de mon avis ?

Marguerite répondit, comme à l'ordinaire, par une série de moqueries, ne respectant ni l'autorité de madame Dorat, ni celle des sous-maîtresses, à plus forte raison. En deux minutes, tout fut ridiculisé dans ces termes légers, faciles, amusants, que les esprits moqueurs ont toujours à leur service, et Marthe trouva cela charmant. Clotilde était moins enthousiaste à l'endroit de Marguerite, car celle-ci excitait sa jalousie par ses assiduités auprès de Marthe, la future châtelaine, assiduités fort bien reçues, et payées même par une sympathie riieuse, la seule que pût donner Marthe, et qui d'ailleurs suffisait à ses deux compagnes.

La fille de madame Algan n'avait, hélas ! rien gardé de la modestie de sa mère. L'orgueil, qui faisait le fond de son caractère avait étouffé peu à peu les germes de ses qualités naturelles. La jeune fille n'éprouvait que le besoin incessant d'être adulée, et trouvant en Clotilde et en Marguerite l'approbation journalière de ses actes et de ses paroles, elle entretenait ces dispositions par des demi-mots adroits sur le brillant avenir qu'elle rêvait. Oh ! quand elle serait maîtresse du vieux manoir de Bois-Fleuri, quelles jolies fêtes elle donnerait ! Et combien s'y amuseraient Clotilde et Marguerite !

Les folles pensionnaires n'entendaient rien aux choses de ce monde, et loin de se demander si vraiment leur amie serait une riche héritière, elles la croyaient sur parole, et chacune, dans son ambition juvénile, aurait désiré être seule choisie, seule aimée, afin de recevoir seule le reflet de tout ce bonheur doré qui attendait Marthe. De franche amitié, il n'était point question en tout cela. Le trio féminin ne possédait pas cette bonhomie qui se mêle souvent aux liaisons des jeunes filles, sans tenir compte de l'avenir. C'était déjà le calcul, l'intérêt, les prévisions, c'était, moins l'expérience, le monde en petit.

— Je vais donc partir pour la mer avec toi, ma chère Clotilde ; vraiment, ta maman est bien aimable ! Non-seulement, elle me procure du plaisir, mais encore elle me sauve de nombreux tête-à-tête, des plus soporifiques, avec mademoiselle Martin !

— Ah ! je conçois que tu redoutes le contact d'une vieille fille ! Mais ne t'inquiète pas ; c'est moi qui mène la maison ; je n'ai qu'à dire à maman : — « Je ne veux pas aller aux bains de mer sans Marthe ! » — Cela suffit. L'année prochaine, j'inventerai autre chose pour changer ; j'emmènerai la Suisse, je promètrai d'y reprendre des forces et de belles couleurs roses, mais à condition d'avoir Marthe avec moi, et tu verras que



nous irons en Suisse ! Papa ne fait que ce que veut maman, bien qu'il soit souvent de mauvaise humeur ; et Maman n'attend que l'expression de mes désirs pour les satisfaire. Donc, je te promets de ne jamais te laisser subir mademoiselle Martin pendant huit mortelles semaines.

Marthe se mit à rire ; Marguerite lança quelques plaisanteries, plus ou moins sottes, qui passèrent pour fines, vu le complaisant auditoire, et l'intime amie de madame Algan fut encore une fois sacrifiée par l'orgueilleuse enfant qui vivait en partie de son dévouement obscur. Elle n'ignorait aucun détail de ce dévouement de tous les jours ; mais elle se gardait d'en laisser rien soupçonner à ses compagnes, et, madame Dorat étant la discrétion personnifiée, la famille de Clotilde, pas plus que celle de Marguerite, ne se doutait de rien. On pensait que la mère, enlevée subitement avait transmis à l'orpheline les moyens de pourvoir à une brillante éducation, en attendant le superbe héritage qui ne pouvait, croyait-on, tomber sur une autre tête que sur la sienne.

Par un effet de l'attrait qu'éprouvent les esprits légers pour ce qui miroite au loin, madame Delpit, mère de Clotilde, souriait à la liaison de sa fille avec une riche héritière, dont l'humeur enjouée promettait du plaisir à ses amies. N'ayant jamais mis en doute ce qui n'avait d'autre fondement que les bavardages des trois pensionnaires, elle flattait Marthe pour satisfaire Clotilde, et l'attirait pendant les vacances, donnant pour prétexte le vif intérêt que lui inspirait mademoiselle Algan, sans mère et sans famille.

Madame Dorat ne pouvait repousser, au nom de son élève, une offre aussi aimable ; elle voyait même là une question de santé, de repos, de bien-être, car la jeune fille se serait trouvée bien à l'étroit dans le petit appartement de mademoiselle Martin pendant les vacances. Mademoiselle Martin, elle-même, ne se sentait pas le courage de s'opposer à ces invitations, elle qui n'était en mesure de procurer à sa jeune protégée aucun plaisir. Et pourtant, il n'y avait qu'elle et madame Dorat qui veillassent sur l'orpheline. La pauvre mère avait laissé en mourant quelques titres au porteur, entre les mains de son amie, et aussi les papiers de famille établissant l'identité de Marthe, si jamais elle était déclarée héritière des Kelly. La respectable vieille fille se trouvait, par circonstance, à demi-chargée de mademoiselle Algan ; mais celle-ci ne lui témoignait ni confiance, ni gratitude ; leurs rapports étaient froids et gênés. Au contraire, les relations nouées avec les Delpit devenaient de plus en plus aimables et presque nécessaires ; on s'amusait !

Laissons Clotilde et Marthe partir pour Trouville, et briller au casino ; laissons Marguerite, dans un cercle moins opulent, se moquer persévéramment de tout, critiquer ceci, cela ; imiter

avec un rare bonheur les défauts naturels de chacun, faire rire les complaisants, et acquérir une réputation de moqueuse, dont un jour elle subira les conséquences ; suivons mademoiselle Martin dans ses nouvelles démarches auprès des châtelains de Bois-Fleuri, et voyons-la faire pour une autre ce que l'intérêt personnel ne lui aurait sans doute pas dicté.

Le sombre M. Kelly marchait à sa fin, et, malgré son penchant pour la vie solitaire, regrettait que sa vieille voisine eût loué sa maison de campagne. Touchée de ce regret, mademoiselle Martin venait souvent de Paris passer la journée au château, entre le déjeuner et le dîner, afin de ne causer aucun surcroît de dépense ; elle savait que c'était prendre le malheureux vieillard par son faible et elle avait résolu de lui plaire, et de resserrer les liens de bonne amitié qui s'étaient formés entre eux. Elle aidait madame Kelly à distraire l'octogénaire, à qui tout portait ombrage ; elle faisait avec lui de nombreuses parties de piquet, et lui racontait toutes les petites anecdotes qu'elle avait lues dans son journal, en passant les assassinats, bien entendu, car l'esprit affaibli du malade ne rêvait plus que brigands, incendiaires, malfaiteurs de tout genre.

Il y avait sans doute dans l'âme de l'avare une fibre résonnant encore, car le Dieu des éternelles miséricordes permit à mademoiselle Martin de toucher cette fibre et d'en tirer le seul son qui pût monter vers le ciel.

Tout en causant avec lui, elle réveilla des voix qui dormaient dans son cœur ; ces voix lui rappelèrent le précepte oublié de la charité ; il fit quelques aumônes dont s'étonnèrent ceux qu'elles recurent. Peut-être allait-il faire davantage, peut-être même aurait-il fini par entendre prononcer le nom de Marthe ; mais vint ce jour où la figure de ce monde passe, où l'âme, éprise ou non des bien temporels, les abandonne. M. Kelly se réconcilia avec Dieu, tendit la main à sa femme et à la vieille amie, et s'en alla, seul et pauvre, par ce mystérieux sentier qui, pour le pécheur repentant, commence dans l'ombre et finit dans la lumière.

Il arriva alors ce qui se voit souvent. Bien qu'il n'y eût entre les Kelly qu'une affection d'habitude, le veuvage fut pour la pauvre femme un coup écrasant. Elle eut peur de sa solitude, peur de ne plus trouver réponse à sa pensée, même à propos de ces riens qui remplissent toute vie. Une sorte d'effroi nerveux s'empara en même temps de son esprit ; elle se croyait vouée aux menées ténébreuses, en proie aux mains avides des envieux, menacée de tous côtés. La fidèle Gertrude ne pouvait plus vaquer à ses nombreuses occupations ; il fallait qu'elle se tint le plus souvent tout à côté de sa maîtresse, pour faire évanouir les fantômes créés par une imagination malade.



Alors madame Kelly poussa vers Paris un long cri de détresse, que l'amie de madame Algan entendit. Elle accourut au vieux manoir, fut plus que jamais indulgente, serviable, et accepta enfin, tacitement, les fonctions, purement honorifiques bien entendu, de dame de compagnie.

Gertrude ne se lassait pas d'admirer la bonté de mademoiselle Martin ; sa patience à écouter d'anciennes histoires qu'elle savait par cœur ; la grâce qu'elle mettait dans les soins intelligents donnés à la pauvre malade.

— Ah ! Mademoiselle, s'écriait naïvement la vieille servante, c'est bien à vous que le Bon Dieu aurait dû donner cent mille livres de rente ! Vous auriez su vous en servir ; vous ; il n'y aurait plus eu de pauvre dans la campagne, sauf les ivrognes et les paresseux !

— Dieu sait ce qu'il fait, ma bonne Gertrude, répondait mademoiselle Martin ; s'il a voulu que je fusse pauvre dans ma condition, c'est que, apparemment, cela vaut mieux ainsi.

— Non pas, non pas, reprenait la vieille, je vous dis, moi, que le bon Dieu se trompe quelquefois ; et en voilà une preuve !... Puis elle riait, la bonne âme, car elle était, entre toutes, très dévote, et bien soumise à la volonté de Dieu. »

Tout le temps des vacances se passa pour Mademoiselle Martin au Bois-Fleuri, à deux pas de sa chère maisonnette, que des étrangers habitaient. Lorsque Marthe revint de Trouville, pour rentrer chez Madame Dorat, l'amie de sa mère eut soin de se trouver à Paris afin qu'elle y fût mieux reçue, ou plutôt afin qu'elle eût la joie d'y être attendue. L'élégante jeune fille passa un jour et une nuit chez Mademoiselle Martin, et dans la chambre qui avait été celle de sa mère. Elle eut un léger trouble, quelques larmes mouillèrent ses yeux ; mais à peine cette émotion demanda-t-elle la sympathie de la vieille amie, on passa vite à autre chose. Il ne fut question que du délicieux *far niente* de la plage, et des plaisirs du casino. Marthe semblait avoir mené toujours une vie brillante et exempte de soucis.

Les habitudes commodes se prennent vite ; la jeune pensionnaire avait laissé sur le rivage de la Manche le peu de simplicité qui lui restait ; elle rapportait, avec un goût plus vif pour le luxe, des manières affectées et ces mille nuances de l'orgueil qui se fait jour dans les poses, dans les gestes, dans les inflexions de voix. C'est alors, plus que jamais, qu'elle appréhenda d'avoir l'air d'être protégée, surveillée, conduite, par une vieille fille manquant d'élégance, et n'ayant même, en avançant en âge, aucun vestige de distinction physique. C'est alors enfin qu'elle dit tout bas à Clotilde et à la moqueuse Marguerite ce mot cruel :

« Rien ne m'ennuie comme de sortir avec Mademoiselle Martin, elle est trop mal habillée et trop aide ! »

Ce à quoi Marguerite répondit très spirituellement :

« Ma chère, elle a une si drôle de manière d'arranger ses cheveux gris qu'elle me fait l'effet d'un crapaud coiffé en bandeau.

Clotilde ricana ; c'est l'applaudissement vulgaire de toute platitude : et l'orgueilleuse Marthe eut le triste courage d'applaudir aussi.

Dès que Mademoiselle Algan fut rentrée chez Madame Dorat, sa douce et généreuse protectrice retourna au vieux manoir, non sans jeter un regard de tristesse sur l'étroit enclos où, depuis longues années, elle se reposait si bien pendant quelques mois d'été. Mais elle chassait bien vite tout retour personnel, car c'était son intime amie qu'elle voulait servir encore en se dévouant pour son ingrate enfant.

Madame Kelly la reçut comme on reçoit une personne dont on ne peut plus se passer ; et Mademoiselle Martin vit clairement qu'on en était venu à cette limite extrême, où tout se tourne en personnalité, quand l'existence n'a été qu'une suite d'actes égoïstes. Madame Kelly l'avait réellement prise en amitié, mais à sa manière ; ne tenant aucun compte de ce qui pouvait convenir, ou ne pas convenir à son infatigable compagne. Il fallait être auprès d'elle tout le jour ; bien plus, il fallait coucher dans sa chambre, et calmer ses frayeurs par de douces paroles. Aucune liberté du matin au soir ; mauvais sommeil, pauvre régime, telle était la situation de la dame de compagnie, et la triste chétive ne s'en apercevait pas.

Cependant la patience de Mademoiselle Martin était de celles, d'un genre d'ailleurs assez rare, qui ne se lassent pas. Elle endurait les ennuis, les maussaderies, les coups d'épingle, la privation de tout travail intellectuel, de toute lecture préférée, la séparation d'excellents amis qu'elle avait à Paris ; elle endurait tout cela le sourire aux lèvres, le front calme, le cœur dispos, et il ne fallait rien moins que la perspicacité de la vieille Gertrude pour voir qu'elle souffrait beaucoup.

Une nuit, vers la fin de l'automne, nuit d'orage et de tempête, Madame Kelly entendit un léger bruit dans une chambre voisine de la sienne. Son oreille, toujours tendue, était d'une finesse extrême, en dépit de l'âge. Elle appelle sa compagne qui à l'instant est debout, écoutant, et reconnaissant hélas ! qu'on scie un volet. Elle ne peut nier l'attaque, la chose est certaine ; que va-t-elle faire ? Perdra-t-elle la tête, comme cela est si naturel aux femmes, et si facile à tout le monde ? Non, Mademoiselle Martin, sous les proportions délicates d'un corps usé, cache une âme virile. Pendant qu'elle réfléchit pour trouver un moyen de défense, la vieille Gertrude accourt, dans le simple costume des dormeurs épouvantés. En la voyant, sa maîtresse s'écrie :



« Ah ! si mon pauvre mari était là, il nous défendrait à coups de revolver ! »

— Auriez-vous un revolver, chère Madame ?

— Le sien est là, toujours chargé ; mais il me fait à l'issu peur que les voleurs.

— Dites-moi où il est, et ne craignez rien. »

Madame Kelly indiqua l'armoire où l'arme était cachée. La vieille fille ouvrit brusquement la fenêtre et tira. Gertrude se signa, moitié par frayeur de l'arme elle-même, moitié par scrupule, car elle pensait que c'était bien mal de s'exposer à tuer un homme.

« Tranquillisez-vous, Gertrude, j'ai tiré en l'air ; mais soyez bien persuadée que si le danger avait été menaçant, j'aurais visé juste. »

Gertrude se signa pour la seconde fois, en ouvrant de grands yeux, pendant que deux hommes s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs jambes, et repassaient le saut de loup qu'ils avaient franchi.

Cette scène n'avait duré qu'un instant, et Madame Kelly, au paroxysme de la plus forte émotion, avait perdu connaissance. En vain Gertrude lui frottait-elle les tempes avec du vinaigre ; ses yeux demeuraient fermés, et on la voyait à peine respirer. Ce fut seulement au bout d'une demi-heure que la pauvre dame revint à elle, tremblante, malheureuse, ne sachant trop ce qui s'était passé.

« Allez vous recoucher, Gertrude, dit Mademoiselle Martin, je vais calmer Madame Kelly en causant avec elle, à demi-voix. »

Elle causa en effet, et si doucement, et avec tant de bonté, que la malade se ressouvenant en même temps du danger auquel on venait de la soustraire, et de tous les soins dont elle était l'objet depuis la mort de son mari, passa son bras autour du cou de mademoiselle Martin, et lui dit avec l'effusion d'une véritable amitié :

« Je vous devais le repos ; à présent je vous dois la vie ! Ah ! puisqu'il faut tout laisser, c'est vous qui serez mon héritière ! »

Ce mot entra dans le cœur de la vieille fille, comme une réponse à une question. Sa pensée monta vers madame Algan et, embrassant la malade, elle s'efforça d'éloigner d'elle toute idée sombre qui, après un si grand trouble, eût pu être nuisible et écarter un sommeil réparateur.

La nuit s'acheva sans nouvel incident. Les trois femmes étaient trop ébranlées pour dormir tranquilles ; cependant, la pauvre madame Kelly, se sentant si bien gardée, n'eut pas de ces songes terribles qui, trop souvent, la laissaient au réveil triste et malheureuse.

Le lendemain, sans reparler de ce qui s'était fait la nuit, elle envoya Gertrude acheter une feuille de papier timbré, et écrivit ses dernières volontés. Ensuite, elle dit à la fidèle servante :

« Je n'ai jamais fait de testament, parce que

j'ai toujours entendu dire que cela portait malheur ; mais je viens de m'y décider.

— Madame a bien fait, répondit simplement l'excellente fille, ceux qui disent ça font des meneries. Madame sera plus tranquille maintenant, et vivra encore bien des années.

— Dieu vous entende, Gertrude ! L'essentiel est pourtant de se préparer à sortir de ce monde. C'est ce que je veux faire, avec l'aide de mademoiselle Martin. Tout est adouci par elle, et en lui laissant tout, je ne lui rendrai pas ce qu'elle aura fait pour moi.

Gertrude, étonnée de la confiance de sa pauvre maîtresse, sur un sujet dont elle ne parlait jamais, reçut ainsi la confidence et madame Kelly ajouta :

— Je compte sur votre discrétion, Gertrude.

— Madame n'a pas besoin d'avoir peur ; je sais garder un secret. »

Mademoiselle Martin étant revenue un moment après, la malade lui dit en lui remettant le testament.

« Ceci ne regarde que vous ; gardez-le et ne m'en parlez jamais. »

Epuisée de l'effort, elle retomba sur sa couche et dit à voix basse :

« Maintenant, il faut penser aux choses d'en haut ; c'est fini de la terre, je le sens. Soyez bien mon amie jusqu'à la fin ! »

— Je ne vous quitterai plus, répondit mademoiselle Martin, le cœur profondément touché de ce qui venait de se faire. »

Effectivement, elle ne la quitta plus ; ce dévouement dura de longs mois, pendant lesquels mademoiselle Martin n'alla à Paris que de loin en loin, uniquement pour voir mademoiselle Algan au parloir, ou pour la faire sortir. Dans ces entrevues, la jeune fille ne s'occupait nullement de mademoiselle Martin, de sa santé, de la fatigue que pouvaient lui causer ses voyages ; non, elle cherchait à lui faire partager les impressions qu'elle ressentait : humeur, ennui, jalousie ; elle lui racontait mille petits cancans de pensionnaires fort insignifiants. Moi, moi, toujours moi ! C'était le sujet favori, unique même, de ces entretiens.

Mademoiselle Martin s'en allait, se disant :

« Un peu d'esprit, pas de cœur ! Pauvre madame Algan, qu'elle a bien fait de mourir ! »

— Elle reprenait le chemin de fer, et rentrait au vieux manoir où madame Kelly, de plus en plus affaissée, lui disait :

— Que vous avez été longtemps absente ! quand vous n'êtes pas là, j'ai peur ! »

Elle sut rassurer cette âme qui tremblait peut-être devant un passé inutile ; elle sut lui faire faire du bien ; il fallut lui en indiquer la manière, car elle ne s'en doutait pas. Enfin, sur cette pente insensible qu'on appelle la vieillesse, il y eut un jour une secousse légère qui amena la



chute. Madame Kelly sortit de cette demeure opulente que sa manie sordide avait rendu misérable, et alla rendre compte de ses trésors à Celui qui, par pitié pour sa créature, se détourne de la faute quand il voit le repentir.

Pendant que l'on préparait dans la pauvre église de Bois-Fleuri, les funérailles de la châtelaine, Gertrude dit avec respect à mademoiselle Martin.

« C'est à vous, Mademoiselle, que je dois obéir, car vous êtes, Madame me l'a dit, vous êtes l'héritière.

— Silence, Gertrude ! silence ! »

Mademoiselle Martin ouvrit un sac de cuir qu'elle tenait à la main ; elle en retira le testament, le jeta au feu, et dit à la fidèle servante en se retirant avec vivacité :

« Vous voyez bien qu'il n'y a pas de testament ?

— Qu'avez-vous fait, Mademoiselle ! quoi une si belle fortune va revenir à l'Etat ?

— Oui, s'il n'y avait plus une seule personne du sang des Kelly ; mais je connais une jeune fille qui est Kelly par sa mère, et c'est elle qui héritera.

— Qui est-ce qui ira dire qu'elle existe ?

— Moi.

— Qui est-ce qui le prouvera ?

— Moi.

#### IV

##### BOIS-FLEURI.

« Quel plaisir, mes chères amies, de vous faire les honneurs de chez moi ! Je savais bien que cela finirait ainsi, puisque j'étais seule héritière, et que les vieux cousins Kelly avaient l'un et l'autre trop peur de la mort pour faire un testament.

— Mais comment a-t-on pu prouver tes droits ?

— C'était facile ; une simple affaire de temps, mademoiselle Martin avait reçu de ma mère le dépôt de nos papiers de famille ; elle a du reste fait valoir ces titres avec un empressement extrême, et monsieur Dorat, qui veillait aussi à mes intérêts, lui a indiqué la marche à suivre. Tu vois, ma chère Marguerite, que je, lui ai des obligations, et qu'il ne faut plus tant se moquer d'elle ?

— Comment veux-tu que je ne me moque pas d'une vieille fille ? C'est si ridicule ! J'aimerais mieux épouser un chien coiffé que de rester vieille fille !

— Moi aussi ! » s'écria Clotilde.

Marthe s'abstint de répéter le mot, car jetant un regard caressant sur son vieux manoir habilement restauré sans être rajeuni, sur ses bois, sur ses plaines, elle se sentait, bien plus encore qu'autrefois, gonflée d'orgueil, et pensait :

« Moi, pour ne pas rester vieille fille, je n'aurai qu'à choisir qui je voudrai et quand je voudrai.

Elle avait dix-huit ans. Elle en avait fini avec les études régulières, et ne s'occupait plus que de talents d'agrément. Sa position étant devenue magnifique, elle avait voulu jouir le plus tôt possible de son château et de son parc, et pour cela, s'était mise complètement sous le patronage de madame Delpit qui disait avec complaisance : j'ai deux filles, Clotilde et Marthe.

L'intimité riieuse qui avait toujours existé entre les deux élèves de madame Dorat n'excluait pas la moqueuse Marguerite. Elle venait en troisième, et son esprit facile était à ce duo une perpétuelle distraction. Elle avait peu de fortune et point de beauté ; aussi cherchait-elle adroitement à se faufiler chez les gens riches et amis du plaisir. Pour y parvenir, elle les flattait, quitte à se moquer d'eux une heure après. Marthe, trop légère pour se méfier, l'attirait au Bois-Fleuri, et obtenait de ses parents qu'elle y passât quelques semaines, sous la surveillance de madame Delpit.

C'est ainsi que nous avons vu tout à l'heure les trois jeunes filles réunies ayant gardé chacune leur caractère principal. C'était encore l'orgueilleuse Marthe, dont le cœur froid sommeillait jusqu'à devenir ingrat, car si elle ignorait le secret de l'héritage, elle savait que mademoiselle Martin s'était gênée, avait vécu étroitement pour lui faire donner une éducation plus complète. C'était encore la légère Clotilde, affamée de plaisir, comptant les heures sérieuses pour des heures perdues, menant ses trop faibles parents, les portant à gaspiller une fortune médiocre, et à escompter l'avenir. Enfin, c'était encore la moqueuse Marguerite, étrangère à tout sentiment de bonté et de charité, ne voyant toute chose que sous son aspect comique, créant du ridicule plutôt que de n'en pas trouver ; faisant sourire les étourdis, et se préparant, dans les hommes de quelque valeur, des juges sérieux et sévères.

On avait résolu de bien s'amuser, et comme les cent mille livres de rente que possédait Marthe, outre le château, permettaient les joyeux ébats, on demandait tous les jours à madame Delpit, qui dirigeait la tribu, d'inventer quelque nouvelle partie de plaisir. Rien de charmant comme cette vie facile, ressemblant à un éclat de rire prolongé. Bientôt on sentit le besoin d'avoir de nombreux convives ; madame Delpit fut priée d'inviter ses connaissances. On donna de grands repas, on dansa ; Marthe était reine, et Marthe croyait que ce bonheur bruyant durerait toujours.

Et mademoiselle Martin, que devenait-elle et que faisait-on d'elle ? L'amie de madame Algan, déchargée du fardeau qu'elle s'était volontairement imposé, avait tout simplement reconquis



la jouissance de sa petite maison de campagne, située au milieu d'une verte prairie, à un quart d'heure du vieux manoir. Marthe avait cru s'acquitter complètement envers elle en lui remboursant toutes les avances qu'elle avait faites pour son éducation. La vieille demoiselle avait accepté ce remboursement, car elle avait bien juste de quoi vivre, et elle voulait donner l'hospitalité à Gertrude, vieille, malade et grognon, que Marthe n'avait pas gardée, vu sa tournure peu élégante et son langage vulgaire.

Que faisait-on de mademoiselle Martin ? A peu près rien. Marthe allait la voir en courant, et toujours parce qu'elle passait par là. Elle l'invitait à dîner quand il n'y avait personne ; et, devant les élégantes visites de Paris, elle affectait en lui parlant, un sans façon, une hauteur, qui faisait de la pauvre vieille fille une personne en sous-ordre, mais qu'on voit néanmoins par circonstance de voisinage. A aucun, Marthe n'aurait dit :

« Voici la plus intime amie de ma mère. Si j'ai quelque instruction, quelques talents, c'est à elle surtout que je le dois.

Il y avait quelqu'un qui voyait, qui jugeait cette conduite indigne, fruit d'un orgueil détestable, c'était la vieille Gertrude, dont le caractère s'aggravait sous le malaise de l'âge, et qui était sans cesse au moment d'oublier qu'il ne fallait pas trahir le secret de mademoiselle Martin. De temps en temps, la canne sur laquelle s'appuyait sa faiblesse résonnait plus fort sur les dalles, ou sur les marches de l'escalier. Elle brandissait la tête, elle marmottait quelques paroles aigres ; et si mademoiselle Martin, toujours si douce, venait à lui demander :

« Que dites-vous donc, Gertrude ?

Elle répondait, presque en colère :

— Je dis, je dis, je dis que c'est vous qui êtes l'héritière et non pas l'autre !

— Silence, Gertrude, vous m'avez promis le secret !

— A vous ? Non, je n'ai rien promis !

Un sentiment de justice poussait la pauvre servante à blâmer toutes les allures de mademoiselle Algan, au milieu de la petite cour qu'elle s'était créée. Si elle avait senti dans la belle jeune fille une profonde reconnaissance pour les soins dont mademoiselle Martin avait entouré sa jeunesse, la paysanne se fût peut-être habituée à voir Marthe occuper, sans le savoir, la place de la véritable héritière ; mais cette froideur, cette fierté si déplacée, la honte qu'elle semblait avoir d'entretenir des relations avec une demoiselle âgée, laide, mise à l'antique, et réputée relativement pauvre, tout cela faisait branler la tête de la vieille, et excitait son humeur, devenue sombre et morose.

Marthe, toujours accompagnée de la famille Delpit, voulut aller aux eaux pour s'amuser. Là, elle rencontra un étranger, fort élégant, que sa

beauté charma, que sa fortune éblouit. Il la demanda, et comme son orgueil la rendait trop coquette pour abréger le temps où elle pouvait jouer un rôle de reine, elle lui fit attendre une réponse qu'elle se plut à ajourner indéfiniment. Peu pressée de se vouer à de graves devoirs, très fière d'enchaîner à son char le bel Espagnol, Marthe pensait qu'il ne se laisserait jamais, et que jamais non plus il ne chercherait à voir de plus près l'idole, c'est-à-dire à étudier son passé, son caractère, ses habitudes. Le contraire arriva. Le jeune Castillan finit par retrouver cette dose de bon sens qui permet à un homme de se dire : — La tête ne me tourne plus ; profitons-en pour analyser le moral de cette vision qui m'a frappé. Voyons quelles sont mes chances de bonheur ?

Il n'en était encore que là, bien que l'orgueilleuse Marthe l'eût désigné comme un soupirant, trop heureux de soupirer ! Chacun se demandait à quand le mariage ? Le triomphe de la châtelaine était complet ! L'étranger, riche, très riche, de noble race, adoptait pour seconde patrie la France ; dans la France, Paris et Bois fleuri.

Cependant, le soupirant qui, à force d'attendre, était rendu au sang-froid, avait eu la pensée de finir par où il faudrait toujours commencer. Pendant que la belle étoile brillait aux horizons lointains, lui, revenu sans bruit à Paris, s'acheminait vers l'établissement de madame Dorat, et lui demandait quelques renseignements sur une de ses plus remarquables élèves. Madame Dorat fut polie, discrète, prudente ; mais tout en se montrant fort bienveillante à l'égard de mademoiselle Algan, elle eut grand soin de se tenir dans des généralités bonnes pour la cantonnade, et non pour celui qui se voit près de former un lien indissoluble. Ces louanges banales, ces appréciations vagues, éveillèrent l'attention de l'étranger ; il fut pris de cette peur salutaire, par suite de laquelle un homme se promet de savoir ce qu'il lui importe tant de connaître.

Madame Dorat, bien loin de cacher l'admirable mission de mademoiselle Martin près de l'orpheline, alors si peu fortunée, en parla avec les plus vifs éloges, ne tarissant pas sur le dévouement de la vieille demoiselle et sur la reconnaissance qui lui était due. Elle ajouta qu'aux approches de l'hiver, mademoiselle Martin était revenue à Paris, laissant dans sa maisonnette de Bois-Fleuri une vieille servante chargée de la montrer aux acquéreurs, car elle était à vendre.

L'Espagnol fut on ne peut pas plus surpris. Aux eaux, et dans cette tournée fiévreuse qu'il avait faite, guidé par l'étoile, il n'avait pas une seule fois entendu nommer mademoiselle Martin. Était-ce impardonnable oubli ? Était-ce ingratitude ? Dans le premier cas, le jeune gentilhomme eût craint la légèreté qui va jusqu'à nuire au cœur ; dans le second, il n'eût jamais



voulu entendre ce *oui* qu'on lui avait fait espérer si longtemps.

C'était un caractère bien décidé. La vérité ne se faisait pas jour; il résolut de la mettre en lumière à tout prix.

On l'avait naguère attiré au Bois-Fleuri, avec d'autres invités; il avait fait connaissance avec le vieux manoir, ses ombrages et ses gracieux alentours; mais on ne lui avait pas dit, en lui montrant la maison blanche au milieu d'une prairie :

« C'est là que l'amie de ma mère achève en paix son utile existence; elle a tout fait pour moi ! »

Non, Marthe et ses deux amies avaient laissé dire à l'Espagnol que cette petite construction, sans cachet, gênait la vue, qu'il serait à souhaiter qu'on pût l'abattre. La voix de l'orpheline ne s'était pas élevée pour protester; au contraire, elle avait dit que c'était la demeure d'une pauvre vieille fille, qui trouvait charmante cette affreuse bicoque. Marguerite avait fait alors de cette vieille fille une peinture si comique, si amusante, imitant sa démarche, ses gestes et sa manière de dire, avec une si rare finesse, que Clotilde avait applaudi et que la jeune châtelaine avait ri aux éclats.

Serait-ce la demeure de mademoiselle Martin ! se demanda l'Espagnol. Cette vieille demoiselle, sacrifiée à la légèreté, à la moquerie, le serait-elle aussi à l'orgueil qui engendre l'ingratitude ? Je le saurai.

Il se drapa dans un grand manteau, après avoir coupé sa longue barbe, ce qui le rendait méconnaissable, et prenant en hâte le chemin de fer, il entra dans son rôle d'acquéreur et parut devant Gertrude.

La bonne femme était à cent lieues de supposer qu'elle fût en présence de l'imprudent dont la voix publique disait : « Il sera seigneur de Bois-Fleuri. » D'ailleurs, elle n'avait plus qu'une idée, une seule ! Mademoiselle Martin vendait sa maisonnette, et la vendait, tant elle avait à souffrir de froideurs et d'humiliations de la part de la châtelaine.

Gertrude, outre la querelle de sa bonne maîtresse, qu'elle épousait, bien entendu, avait encore à tenir compte de ses propres regrets, car elle avait toujours vécu dans ce pays; Bois-Fleuri, c'était sa France, à elle; et bien qu'elle eût passé de tristes années au château, ses yeux presque éteints cherchaient encore au loin ces sombres masses de feuillage, où le soleil osait à peine entrer. Dans sa douleur impatiente elle se laissait aller, surtout en l'absence de mademoiselle Martin, à dire facilement tout ce qu'elle avait sur le cœur.

L'acquéreur prétendu saisit en un moment toutes ces nuances, et dressa ses batteries de manière à faire, selon les règles, le siège de la bonne femme. Il se montra lui-même causant,

parla du pays, des habitants, vanta le site, et gagna les bonnes grâces de la vieille servante, qui devint peu à peu très communicative. C'était ce qu'il voulait. Il amena la conversation sur le château, dont les tourelles se dessinaient avec majesté sur l'azur du ciel. Gertrude ne put s'empêcher de dire :

« La châtelaine se marie. »

— Ah ! qui épouse-t-elle ?

— Un Espagnol, à ce qu'on dit. »

Une fois lancée, la langue de Gertrude ne s'arrêta plus. Elle ne s'apercevait pas que l'acquéreur l'écoutait avec un intérêt fort particulier, l'excitant à parler par d'adroites questions, et recevant ses amères confidences avec une physionomie impassible. Elle en dit bien long, la bonne femme, ne pouvant s'empêcher d'ajouter à chaque plainte nouvelle :

« Ah ! si l'on savait ce que je sais ! mais non, mademoiselle Martin m'en voudrait si je le disais; c'est son secret. »

L'Espagnol visita la maison du haut en bas eut soin d'y trouver ceci et cela qui ne lui convenaient point, et s'en alla; mais non pas comme il était venu, car un changement complet s'était fait en lui. L'enthousiasme tombé, il raisonnait; et raisonnant, il se disait :

« Dieu me garde d'épouser une orgueilleuse, une ingrate ! »

A quelque temps de là, on répétait de tous côtés que le mariage de mademoiselle Algan était rompu; et comme les cancans de village vont toujours s'exagérant, on avait soin de dire que les cadeaux avaient été rendus juste au moment où l'on allait publier les bans. Vainement madame Delpit assurait-elle que les choses n'en étaient point là; vainement Marthe affirmait-elle à ses amies qu'elle n'avait jamais consenti à la demande, que ce n'avait été qu'un projet en l'air, auquel on lui avait conseillé de ne pas donner de suite. Le monde des campagnes n'est pas plus indulgent que celui des villes, et formule ses appréciations d'une façon plus nette; c'est pourquoi les gens du Bois-Fleuri disaient tout bonnement :

« Mademoiselle allait se marier; mais il paraît qu'au dernier moment, le monsieur n'a plus voulu d'elle. »

L'humiliation fut écrasante ! Plus on avait fait briller l'étranger, dont la recherche flattait l'amour-propre, plus sa retraite était remarquée. De son côté, il se défendait en disant qu'il ne se sentait pas le moins du monde engagé, puisqu'on ne lui avait jamais fait l'honneur d'une réponse positive.

Comme on le pense, Marthe ne tenait à cette alliance que par les côtés qui pouvaient rehausser encore sa position. Elle eut de petites fureurs contre le Castillan, et, tout en disant de lui tout ce que facilement invente un esprit féminin irrité, elle ne tarda pas à rêver d'autres conquêtes.



Cependant, la Providence, qui avait accordé à Marthe tant d'avantages et de jouissances, avait, du même doigt, élevé la digue destinée à borner et à circonscrire les désirs de son âme orgueilleuse. Cette digue, c'était la vieille Gertrude. L'affaiblissement de sa tête lui faisait dire et faire des choses dont elle n'avait plus conscience. On appelait *enfance* l'état où elle tombait; mais cette enfance était empreinte d'un peu de fiel, et ce fiel s'était formé de son juste mépris pour l'injustice. On la trouvait bien sévère quand elle blâmait la jeune et fière châtelaine, quand elle disait de son mariage manqué.

« C'est bien fait! le bon Dieu l'a puni! »

— Et pourtant, elle était excusable, et il lui eût fallu la plénitude de ses facultés pour comprendre et imiter la résignation généreuse de mademoiselle Martin. »

Il s'était enfin présenté un véritable acquéreur; la maison blanche était vendue. Le jardinier et sa femme s'occupaient du déménagement, car mademoiselle Martin, le cœur triste, paraissait le moins possible au Bois-Fleuri. Gertrude, obligée d'aller vivre à Paris, puisque sa chère maîtresse s'y fixait, hiver comme été, ne décolerait plus et l'on riait de l'espèce de manie qui la portait à parler sans cesse du château et de l'héritière des Kelly, qu'elle ne pouvait pas voir en peinture.

Dans une de ses promenades, Marthe descendit de cheval, ainsi que son amie Clotilde et la moqueuse Marguerite, aux abords de la maison vendue, et, sans songer que Gertrude avait encore assez de tête pour sentir l'inconvenance du procédé, elle entra hardiment, disant à ses compagnes :

« Il faut que je vous montre les belles fleurs que l'on cultive ici. »

La vieille bonne venait d'empaqueter les plus chers souvenirs de sa maîtresse. Elle éprouvait ce malaise de l'exilé qui s'en va, et se reprend à tout objet que forcément il abandonne. On peut juger de l'effet produit sur son faible cerveau par l'air arrogant de mademoiselle Algan, qui feignait d'ignorer que mademoiselle Martin ne vendait sa petite propriété qu'à force de dégoûts. Elles se regardèrent, l'une l'autre, fièrement et avec une sorte de mépris. L'une disait :

« Pauvre vieille! elle ne sait plus ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit. »

— L'autre murmurait bien sûr tout bas : Dire qu'elle se croit l'héritière! Et qu'elle prend des airs qui lui vont si mal! Ah! si je pouvais parler!

Marthe fit entrer ses deux amies dans chaque chambre, faisant, d'un ton fort dégagé, l'historique de la maisonnette et témoignant à toute minute son étonnement de ce qu'on ait pu se plaire dans de pareils nids à rats, le plafond sur la tête, du carreau sous les pieds, l'odeur de la cuisine un peu partout. La moqueuse Marguerite emporta la pièce en contrefaisant mademoiselle

Martin, racontant à son vieux chat ses impressions de départ, et y mêlant au besoin quelques larmes de regret.

Gertrude avait tout entendu. Un moment elle hésita entre des pleurs d'enfant et une de ces colères puériles qui tenaient à son état mental; enfin, elle se décida pour ce dernier parti et, apparaissant tout à coup comme un spectre dans le lieu où causaient les jeunes filles, elle se mit à parler avec une si grande émotion, et une telle volubilité, que c'est à peine si, à travers ce flux de paroles, Marthe put distinguer celles-ci :

« Ah! certes, ça lui suffisait bien; mais elle aurait pu être mieux logée; elle n'avait qu'à ne pas jeter au feu le testament qui la faisait héritière, elle et non pas une autre! »

Trois grands éclats de rire accueillirent cette sortie; et Marthe, de l'air dédaigneux que la saine raison ne devrait jamais prendre devant la faiblesse d'une intelligence usée, Marthe s'écria :

« Vous allez voir bientôt que l'héritière des Kelly, ce n'est pas moi! C'est mademoiselle Martin! »

— Oui c'est elle! cria Gertrude, qui ne se possédait plus, venez avec moi, je vais vous en donner la preuve. »

Marthe suivit la bonne femme pour se divertir, car elle se faisait, par un reste d'enfance, un jeu de son malheur. Clotilde et Marguerite attendirent en regardant les fleurs, ces jolies ingrates qui passent d'un acquéreur à l'autre sans souffrir, et sans pâlir, pourvu qu'on leur laisse un peu d'eau.

Gertrude conduisit Marthe dans sa propre chambre, ouvrit sa malle, déjà fermée au cadenas, en tira un vieux portefeuille, et de ce portefeuille une feuille de papier timbrée, à demi-brûlée, sur laquelle on lisait encore, outre la date et la signature :

« Je laisse tous mes biens, meubles et immeubles, à mon amie mademoiselle Martin, demeurant à Bois-Fleuri.... »

— Tenez, emportez-le, je n'en veux plus. C'est moi qui l'ai retiré du feu, au moment où mademoiselle l'y jetait pour vous faire devenir héritière. Allez! allez! je ne veux plus vous voir! Allez! Dieu ne pouvait pas vous bénir, vous avez été trop ingrate!

Elle tomba assise sur sa malle, la pauvre vieille, et ne sachant plus où elle était; sa tête se troublait de plus en plus.

Marthe tremblante avait caché dans son corsage ce terrible papier. Il semblait qu'un coup de massue lui eût été donné. Elle ne voyait plus clair; il fallut toute la force de sa volonté pour aller dire à ses amies :

« Allons retrouver nos chevaux. »

On entra au château; mais soit par l'effet d'un choc, soit plutôt par suite d'un demi-évanouissement, la jeune châtelaine tomba de cheval, en rentrant dans la cour d'honneur; elle



poussa des cris affreux, déchirants; on s'empressa autour d'elle; mais le mal était fait, et s'il n'était pas mortel, mademoiselle Algan ne pouvait manquer de rester pour toujours boiteuse et infirme.

## V

## TROIS VIEILLES FILLES.

Vingt ans après, sous les ombrages du grand parc de Bois-Fleuri, mademoiselle Algan, assise dans une petite voiture à mécanique, qu'elle gouvernait elle-même, se trouvait encore entre ses deux amies de pension, mademoiselle Clotilde Delpit et mademoiselle Marguerite Desbordes. Ces trois visages s'étaient assombris sous ces vingt années de vagues espérances, de cruelles épreuves et d'amères déceptions.

Marthe n'était plus l'orgueilleuse Marthe, si fière de sa beauté, de ses richesses: Dieu lui avait envoyé la vérité et la douleur. La première avait dessillé ses yeux et lui avait appris à se connaître elle-même. La seconde avait achevé de la rendre humble, en lui montrant combien peu de minutes suffisent à Celui qui nous mène pour faire d'une reine adulée une valétudinaire.

Marthe avait versé des flots de larmes, non de ces larmes stériles qui ne purifient pas, mais de ces larmes saintes qui crient pardon à Dieu et à tout être offensé. Au bruit de son accident, la bonne mademoiselle Martin était accourue de Paris pour lui dire:

« Je vous plains! En quoi puis-je vous servir? »

Il y avait eu, entre ces deux âmes, un de ces sublimes regards que le repentir et la bonté ont fait naître ici-bas, pour l'honneur de l'humanité.

Marthe, vaincue, terrassée par la souffrance, avait été refaite pour ainsi dire. Elle-même avait eu le courage de révéler à l'amie de sa mère le secret qu'elle tenait de Gertrude.

« Hélas! avait dit la malheureuse jeune fille, si mon cœur n'était brisé, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon! »

Mademoiselle Martin avait redit encore, et avec bien plus de tendresse:

« Je vous plains! En quoi puis-je vous servir? »

Et puis, elle lui avait imposé silence; elle avait dit ne vouloir jamais entendre parler du secret, trahi par la faiblesse. On n'en parlait plus, mais comment aurait-on pu l'oublier?

La vieillesse de mademoiselle Martin, enfin honorée, enfin consolée, s'était paisiblement achevée au château, comme celle d'une mère auprès de son enfant. Une étroite intimité s'était établie entre la jeune infirme et sa vieille amie. Nul ne connaissait le fait du testament détruit; mais souvent, lorsque mademoiselle Algan, plus

touchée encore des tendres soins qu'elle recevait, se reposait sous l'ombrage, et oubliait un moment son infirmité, elle disait à mademoiselle Martin, cette parole à la fois délicate et caressante:

« Ah! Bonne amie! Que je me trouve donc bien chez vous! »

Lorsque s'endormait la vieille demoiselle, s'en allant bien calme aux pieds du Bon Maître, Marthe lui fit faire un tombeau sous ses grands arbres, afin de pouvoir y porter de fréquents hommages, et y demander, au nom d'une âme sainte, la grâce de savoir vivre *seule*, car c'était *seule* que Dieu la voulait; il le lui avait prouvé. La prétendue rupture de ce mariage, dont son orgueil avait fait tant de bruit, lui avait nui dans le cercle des esprits sérieux. Après son accident, elle s'était vue délaissée de ceux qui n'aimaient en elle que les plaisirs qu'elle procurait à ses invités. Quant aux maris, il ne s'en était pas présenté, sinon ceux que la fortune séduit toujours, et dont elle avait le bon sens de se défier.

A la longue, elle avait cependant mis à l'épreuve un petit nombre d'amis, qui venaient la voir à la campagne, et la distraire de ses ennuis. Mais elle ne devait être ni épouse, ni mère; et les étrangers qui passaient et demandaient: Qui donc habite ce superbe château? recevaient toujours cette réponse: — C'est une vieille fille.

Mademoiselle Delpit, toujours parée, les cheveux teints, les joues peintes, s'éternisait dans ses prétentions au mariage; mais la faiblesse de ses parents lui avait été fatale; elle avait joui de tous les plaisirs, elle avait brillé, elle avait été fêtée, encensée, admirée et non pas épousée, la ruine ayant été presque complète, et permettant à peine d'acheter cet attirail de toilette qui varie à chaque saison. Clotilde oubliait souvent les quarante-deux printemps qui avaient passé sur sa tête; *elle faisait la jeune* et n'y gagnait rien. Tous passaient sans s'arrêter; beaucoup ne l'avaient même pas vue; les plus attentifs remarquaient en elle des restes de beauté, et disaient d'un air indifférent:

« Elle n'a pas dû être mal cette vieille fille. »

Mademoiselle Marguerite Desbordes était devenue affreuse, bien que jadis elle n'eût été que laide. Pour se venger du sort contraire, elle se moquait encore, parfois avec esprit; mais ceux même qu'elle faisait rire se seraient bien gardés de l'épouser à aucun âge. Marthe l'invitait par habitude, et un peu par compassion, car le vide s'était fait autour de la moqueuse Marguerite, et chacun s'en allait répétant:

« Elle n'est pas bonne, la vieille fille! »

FIN

MADAME DE STOLZ.



# EN SILENCE

## AUTOBIOGRAPHIE D'UNE PAUVRE FILLE

### I

#### LA NUIT

Lorsque je me sens tout-à-fait seule (mais est-on jamais seul, puisque notre Dieu est partout?) il me prend des envies de retourner vers le passé et de revivre ce que j'ai vécu jadis. Pourquoi? Je n'en sais rien : car enfin, retourner en arrière, ce n'est pas aller au pays du bonheur. J'ai peur, il me semble, dans la monotonie de mon existence, de voir s'effacer mes souvenirs; j'ai peur que le brouillard ne les ensevelisse, et je vais les retracer brièvement pour moi-même, moi seule, car, à coup sûr, nul ne s'intéressera à ce que j'écris sur ces pauvres feuilles volantes, destinées à un éternel oubli.

Je ne parlerai pas de ma première enfance, passée avec des servantes qui n'étaient, si je m'en souviens exactement, ni bonnes ni méchantes : elle me soignaient et ne me donnaient pas de mauvais exemples; deux jeunes frères, Octave et Maxime, s'élevaient à côté de moi : notre mère veillait aux soins de sa maison et aux devoirs de sa position, elle voyait et aimait le monde; notre père, receveur des finances, à Orléans, était tout à son emploi. Quand je grandis, on me donna des maîtresses de français, d'histoire, de géographie, et je suivis les catéchismes de Sainte-Croix; ce fut là un grand bonheur pour moi; je fis ma première communion avec une joie que je n'ai jamais oubliée, et qui me transporte encore, à l'heure qu'il est. Que de projets, d'espérances, de saints enthousiasmes! j'aurais bien couru aux Indes pour y prêcher la foi de Jésus-Christ; j'aurais volé au martyre, le bon Dieu ne me voulait pas là... il me l'a bien montré.

J'avais dix-sept ans, j'étudiais et je priais de mon mieux, et, par un secret instinct, je ne m'occupais pas de ce qui se passait autour de moi : je voyais que les choses n'allaient pas très bien, et je voyais clair aussi que je n'y pouvais rien. Je fermais les yeux, je me bouchais les oreilles, parce qu'il me semblait que le respect filial me défendait de voir et d'entendre.

Une nuit d'hiver, ou plutôt un soir, car on nous faisait coucher de bonne heure, je dormais tranquillement quand un faible bruit m'éveilla, et une vive clarté frappa mes yeux. Je me souvins aussitôt que ma mère devait aller à une grande réunion chez le préfet : elle passait par ma chambre, contiguë à la sienne, et c'était la lueur de la lampe que portait sa femme de chambre qui venait de me tirer de mon premier sommeil.

« Maman ! dis-je.

— Eh quoi ! Antonie, tu ne dors pas ! je t'ai réveillée, j'en ai bien du regret ! »

Elle s'était approchée de mon lit, et, soulevée sur l'oreiller, je la regardais avec attention. Elle était très belle encore; Octave, qui faisait de bonnes études, disait qu'elle ressemblait à Junon, la *déesse aux yeux de bœuf*; elle avait, en effet, une tête aux traits réguliers, des cheveux noirs admirables et des grands yeux bruns, au regard clair, fier et tranquille. D'une taille élevée et mince, elle était, ce soir-là très bien habillée; ses bras blancs sortaient de sa robe de velours noir, couverte de dentelles, sa parure de rubis était en ordre de bataille, au bras, au cou, aux oreilles; elle me parut enfin éblouissante, et pourtant, je n'étais pas contente, j'avais le cœur serré... Elle s'en aperçut, elle m'embrassa et me dit :

« Ne sois pas triste, Antonie : l'an prochain, tu viendras avec moi. »

Elle partit : j'entendis la voix de mon père qui l'attendait; elle me parut impatiente et triste, cette voix chérie.

Ma mère se trompait : je ne souhaitais pas la suivre dans le monde, ce n'était pas dans les salons que m'eussent attirée mes goûts et mes désirs. J'étais triste, à cause de l'éclat, du luxe que nous étalions : j'avais compris le jour même que nous n'avions qu'une richesse d'emprunt, et que notre situation était menacée, comme ces pauvres villages qui sont au pied des monts et des glaciers, et qu'une avalanche peut anéantir en quelques minutes. Je pressentais l'orage et je plaignais ma mère.



## II

## LE LENDEMAIN

Nous étions à déjeuner : ma mère semblait fatiguée de ses succès de la veille, mon père, soucieux et préoccupé plus que de coutume ; mon frère Octave profitait de la distraction de nos parents et lisait un roman à demi caché sous sa serviette ; mon petit Maxime en profitait aussi et mangeait à s'étouffer ; la galantine et sa gelée allaient y passer, lorsque le domestique entra, et dit d'un air particulier :

« Monsieur, le garçon de recettes de la Banque veut vous parler.

— Faites-le entrer ici, » dit mon père.

Cet homme entra, son porte-feuille retenu par une chaîne d'acier, sous le bras ; à la main, il tenait deux ou trois papiers longs, surchargés de timbres et d'écritures :

« Je me suis présenté hier, Monsieur, dit-il avec politesse. Vous avez encore jusqu'à ce soir.

— Je le sais, dit mon père d'une voix étouffée. Donnez-moi votre bordereau, s'il vous plaît.

— Voici, Monsieur : 5,326 fr. »

Il se retira : Ma mère paraissait accablée, mon père marchait dans la chambre d'un air désespéré :

« Allez jouer, mes enfants, dit enfin mon père. Toi, Antonie, tu peux rester. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien que tu saches. »

Quand les enfants furent partis, il jeta le bordereau devant ma mère, et lui dit :

« Voilà !... trois mille cinq cents francs empruntés au banquier, il y a six mois, une traite de 600 francs de votre couturière, et 926 francs de broches, tapissier, orfèvre, fournisseurs de toutes sortes et... pas un sol en caisse.

— Mon ami ! répondit-elle effrayée. Est-ce possible ?

— Ne vous ai-je pas assez avertie ? Mais, disiez-vous, il fallait faire honneur à notre position, excellente excuse pour les toilettes, les diners, le train ruineux...

— Vous oubliez le jeu ! répondit ma mère d'une voix irritée. La dette au banquier, quelle cause a-t-elle ?

— J'ai tenté la chance pour combler nos déficits, et j'ai perdu, c'est vrai. »

J'étais anéantie : ces reproches amers, ces visions de l'avenir, de la ruine, du déshonneur troublaient ma raison :

« Nous sommes donc perdus ! dis-je tout haut.

— Oui, grâce à ta mère ! dit mon père avec irritation.

— Sans oublier ton père.

— Je vous en supplie, m'écriai-je, ne dites pas cela ! n'ajoutez pas à notre malheur ! Ne puis-je rien faire ?

— Hélas ! ma pauvre petite, que pourrais-tu ? tu n'as rien !

— Si ! j'ai une maison, en Auvergne, le legs de mon oncle-parrain.

— Cette bicoque ! tu la garderas, ce sera un dernier refuge.

— Mes rubis ! dit ma pauvre mère.

— Soyez tranquille : on les saisira.

— Mais chez nos amis, ne trouverions-nous pas ?

— Des amis ! a-t-on des amis dans la situation où nous sommes ! nous en avons d'ailleurs usé et abusé ! Je vais envoyer ma démission au receveur-général.

— Réfléchissez encore !

— Je n'attendrai pas qu'on me jette à la porte ! »

Je suivis ma mère dans sa chambre, si élégante, si joyeuse, si bien préparée pour les fêtes de la vie, et, saisie de douleur, je fondis en larmes. Elle s'était jetée sur sa chaise longue, et elle m'attira vers elle :

« Ah ! que tu as raison de pleurer, ma pauvre fille ! Nous perdons tout... nous voici pauvres, désormais...

— Maman, je ne pleure pas les pertes d'argent ; si mon père et vous sembliez unis, je serais encore contente...

— Alors, tu risques de ne l'être jamais. Tu vois comme il me reproche quelques futilités, et lui... »

Je la suppliai de ne pas achever... hélas ! durant toute cette terrible journée et les suivantes, je n'entendis que de tristes nouvelles, et plus triste encore un échange de reproches amers, cruels, sanglants à l'envi...

Nous étions absolument ruinés : dots, héritages, tout était dissipé ; mes malheureux parents avaient toujours marché en avant, dans l'espoir d'un grand et profitable avancement. Mon père le méritait sans doute, et pourtant, il n'est pas venu : nous n'avions plus rien ; ils étaient désespérés... O mon Dieu ! venez à notre aide ! ne cessez-je de répéter.

## III

## UN MOIS PLUS TARD

Tout est fini : mon père avait installé son successeur ; nous avions vendu meubles, argenterie, bijoux, nos dettes étaient à peu près payées ; nous n'avions eu à nous plaindre de personne, non pas même de nos créanciers, ni à nous louer non plus, car les amis, si assidus au jour de maman, si bons convives à nos diners, ne se sont guère montrés chez nous quand le malheur a sonné à notre porte... Il a fallu quitter Orléans et Sainte-Croix. Où aller ? alors j'ai proposé ma maisonnette d'Auvergne... la bicoque... et faute de mieux, ma mère a accepté... Mon père est allé à Paris pour y chercher un emploi.

Jamais je n'oublierai notre arrivée à la Bicoque.



que... elle a conservé son nom, cette pauvre demeure hospitalière, notre refuge, le legs précieux que m'a fait un parent qui m'aimait... Nous arrivions par une admirable matinée de printemps, mais le beau printemps n'avait pour nous ni rayon, ni parfums. Nous avions traversé Tulle; la Bicoque est située dans un faubourg qui a déjà un aspect tout villageois... je n'osais dire que j'admirais la pureté de l'air et les échappées de paysages qui nous souriaient entre les maisons basses, au-dessus des haies en fleurs; au-delà, des pâturages remplis de vaches pensives et contentes. Nous allions à pied : la voiture publique nous avait déposés à Tulle, une charrette nous suivait, elle portait nos literies, quelques chaises et des malles : Maxime était grimpé au-dessus des coffres et regardait avec des yeux tout surpris les pauvres gens qui nous regardaient aussi. Ma mère s'appuyait sur moi, elle était faible, épuisée et ne prêtait attention à rien; Octave portait une petite caisse où se trouvaient ses livres, ses cahiers et son étui de mathématiques... nous cheminions lentement, sans entrain et sans vigueur... enfin, nous arrivâmes devant une très petite maison, dont une bonne vieille femme tenait la porte ouverte : elle vint à nous : « C'est vous, dit-elle à maman, qui êtes madame Vernon ? »

— Oui.

— Eh ben ! vous v'là cheux vous. »

Elle nous fit entrer : mon père avait eu la sage précaution d'écrire à un de ses vieux amis de Tulle, et c'était grâce à ce soin, que nous trouvions la maison aérée et disposée du mieux possible. Mais ce mieux, qu'il était donc affreux aux yeux de ma pauvre mère !

La bonne femme aida à monter les lits, puis, elle s'en alla : son homme l'attendait. Nous restâmes seuls.

Ma mère s'était jetée dans un vieux fauteuil de paille, et elle, si fière, si peu expansive, pleurait à sanglots :

« O mes enfants ! mes enfants ! où sommes-nous ! »

J'avoue que la Bicoque n'avait rien de très engageant : une vaste cuisine et une salle spacieuse formaient le rez-de-chaussée ; un rude escalier de pierres noircies par l'usage menait à l'étage qui renfermait cinq chambres à coucher, basses, mal éclairées par d'étroites fenêtres et garnies de quelques vieux meubles sans fraîcheur et sans valeur ; pas d'autres rideaux que les branches des hauts poiriers pleins de promesses pour l'automne.

Je n'étais pas fatiguée : je déballai nos malles et je fis, de mon mieux, trois lits. Je réunis dans la chambre de ma mère tout notre luxe et toutes nos splendeurs : un miroir qui n'était pas cassé, une toilette et une commode, et mon lit au pied du sien... c'était à mille lieues de la belle chambre bleue... Et le dîner ! il fallait y songer.

Maxime pleurait de faim et d'ennui... J'avais trouvé dans la cuisine du pain frais et du lait ; dans la cave, il y avait quelques bouteilles de vin, à demi enterrées dans le sable; Octave avait visité le jardin et il avait rapporté des fraises... les fraisiers et leurs coulants avaient envahi tout le potager... ce fut là notre premier repas...

Le lendemain, l'ami de notre père, M. Herbault, vint nous voir, accompagné de son fils ; il nous fit quelques offres de service, mais d'un ton si froid et si sec, que maman les déclina ; il ne les réitéra point. Son fils, lui, nous regardait avec intérêt, et en partant, il dit à Octave :

« Je reviendrai vous voir et je vous montrerai les belles promenades du pays... »

Il nous salua très poliment.

Ce jeune homme était plus âgé qu'Octave : il avait l'air très bon, et sa physionomie inspirait la confiance...

C'est ainsi que nous primes possession de la Bicoque.

#### IV

#### JOURS SANS SOLEIL

J'ai beau regarder en arrière, je ne vois que des jours pareils, tous pareils, et quoiqu'ils fussent pesants, laborieux, leur souvenir ne m'est pas amer. Notre dernière année d'Orléans, avec les dettes que je pressentais, les discussions dont l'écho venait jusqu'à moi, étaient bien autrement tristes. Le labeur et la pauvreté ne m'ont jamais effrayée.

Je travaillais donc ; je faisais le ménage, le pauvre ménage : rangements et repas, lessive et repassage... j'avais vu faire les domestiques de ma mère... J'essayai même, aidée de mes frères, de cultiver ce grand jardin, envahi par les mauvaises herbes, par la folle végétation des lierons et du lierre, au milieu desquels perçaient par ci, par là quelques roses obstinées à vivre ou les rrmures des pois qui s'étaient ressemés d'eux-mêmes. Octave ne m'aidait pas de bonne grâce : il se plaignait du temps dérobé à ses études... pauvre frère ! Il avait raison, il voulait travailler, se frayer un chemin, et ce n'était pas en arrachant le plantain de nos allées qu'il arriverait à son but... Maxime, lui, se plaignait bien vite de la fatigue et de la chaleur, du vent, de l'humidité, et il allait s'asseoir aux pieds de ma mère, et finissait par s'endormir la tête sur ses genoux.

Un jour, je bêchais avec un petit plantoir un carré de terre dont j'avais ôté les pierres et où je voulais semer de l'oseille, lorsque le fils de M. Herbault, René, parut tout à coup.

M. BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)



## PLAINTES D'UN ÉCOLIER

Hélas! pourquoi faut-il, quand tout chante en mon âme  
Et que le doux soleil me pénètre et m'enflamme,

Pourquoi faut-il, Seigneur,  
Que je consume ainsi mes plus belles journées,  
Étudiant toujours des choses surannées  
Qui me glacent d'horreur?

Eh! que me font, docteurs, Rome qui vous étonne  
Et ce peuple géant qui portait la couronne  
De l'univers dompté?

Oh! grands noms de César, de Brutus et d'Auguste,  
Chants vantés de Néron et poisons de Locuste,  
Adieu! voici l'été.

Oh! je voudrais m'enfuir au dehors, dans la brume,  
Partout où l'oiseau chante, où l'aurore s'allume  
Dans les bois, au grand air.

Je voudrais m'en aller vers un lointain village,  
Ou promener mes pas errants sur une plage  
Que vient laver la mer.

Dire qu'il faut rester courbé sur un pupitre  
Et ne voir le ciel bleu qu'au travers de ma vitre,  
Lorsqu'il vibre en mon cœur  
Des accents inconnus, et qu'il monte à ma lèvre  
Des gammes d'harmonie, enfants nés d'une fièvre  
D'amour et de bonheur.

Oh! qui sait quand un jour, le maître viendra dire  
« Repose toi, mon fils, tu peux monter ta lyre  
Va poète, à l'azur!

Qui sait si cette lyre, avec mes pleurs trempée,  
Ne sera pas semblable à quelque vieille épée  
Qui s'est rouillée au mur!

Et pourtant, ô Seigneur, je courberai la tête :  
Tu m'as fait pour la peine et non point pour la fête.

Si c'est là mon devoir,  
Si mon bras doit servir à défendre ta cause,  
Je ne maudirai pas la sueur dont j'arrose  
Un sol ingrat et noir.

LÉON DE BISTOVHEN.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## POMMES DE TERRE EN ÉTUVÉE

On les pèle et on les coupe en tranches; on les met dans une casserole avec du beurre, poivre, sel, ciboule et persil hachés; un peu de farine; on mouille avec du bouillon et du vin : on sert à courte sauce.

## CHAMPIGNONS AU VIN

Mettez dans une casserole des champignons avec beurre, persil, ciboule, échalotte hachés; faites passer sur le feu, mettez-y une pincée de farine, mouillez avec un verre de vin de Champagne, un peu de bouillon; ajoutez sel et poivre,



faites cuire à très petit feu et réduire à courte sauce. Servez avec des croûtons frits.

\*\*\*

#### SAUCE POUR LE LIÈVRE

Mettre le foie du lièvre dans une petite casserole avec un bon morceau de beurre et un petit oignon; le laisser frire quelques minutes, ensuite

ajouter le sang et du vinaigre, poivre, sel; laisser mijoter le tout pendant une ou deux heures, puis passer le tout dans un fin tamis en écrasant très-bien le foie. Remettre le tout dans la casserole et y ajouter un bon verre de vin rouge et du sucre. Épaissir la sauce avec un peu de farine et y ajouter, avant de le servir, la sauce qui se trouve dans la lèchefrite avec le lièvre.

## REVUE MUSICALE

Paris rayonnant, Paris artistique, Paris en travail. — Passé, présent, avenir. — Rarissime trouvaille du *Journal des Demoiselles*.

Voilà Paris redevenu le centre des enchantements, le foyer ardent de tous les arts, de toutes les intelligences, de toutes les gloires : celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir.

Dans le passé, on évoquera les grandes ombres de ces hommes dont le génie nous a tracé des routes vastes et sûres, des horizons lumineux et des lois fondamentales, sur lesquelles les générations s'appuieront d'âge en âge, pour élever le niveau de l'art par de nouveaux chefs-d'œuvre. On fera revivre la mémoire de ces maîtres anciens, en facilitant au public l'audition de leurs plus célèbres pages, comme en exhumant de la poussière que laissent les ans sur toutes choses, celles encore ignorées, mais non moins dignes d'être connues.

Dans le présent, on s'agit, on travaille, on prépare. On croirait que personne n'a émigré vers les rives fleuries, vers les bois et les prés verts. La fièvre de la production parcourt tous les degrés de la vie humaine. Les artistes sont des premiers sur la brèche. Ils semblent sortir de terre tout armés pour la lutte. Ah! c'est que pour eux, il n'est guère de trêve. C'est que, pendant que nos jolies mondaines s'esbattaient aux champs, ces infatigables piocheurs, enfermés dans une retraite profonde, préparaient les succès de demain, et faisaient jaillir de leur cerveau l'idée longuement mûrie, l'inspiration qu'un rien effarouche, mais qui aime à venir se poser sur les fronts rêveurs, tour à tour penchés sur le sillon ou levés vers le ciel.

Il suffit, en effet, de jeter un coup-d'œil rapide derrière chaque rideau de nos scènes lyriques, ou d'en approcher seulement l'oreille. On croit entendre comme un immense bourdonnement.

Ce sont autant de ruches, rivalisant entre elles, où chaque individu apporte matériaux sur matériaux : celui-là sa plume, celui-ci sa note, l'un sa voix d'or, l'autre son jarret d'acier.

Toutes ces rumeurs, ces agitations, ce travail opiniâtre ne sont que la mise en œuvre de longs et patients labeurs, accomplis dans le silence et le recueillement. Tout cela viendra à jour fixe, devant un public souvent distrait, qui s'en ira sans songer à ce qu'ont coûté, peut-être, de dures privations et de brûlantes veilles, ces quatre heures de plaisir qu'il vient de goûter.

Saint François de Sales disait : « Les abeilles mettent des mois à faire du miel que les hommes avalent en une bouchée. » Les abeilles de l'art, les artistes, les penseurs, mettent plus que des mois : ce sont souvent des ans, des vies entières qu'ils passent à élaborer le miel, destiné, non pas à notre nourriture matérielle, mais à celle de notre intelligence.

Le présent s'annonce donc brillamment. A l'Opéra : *Françoise de Rimini*, de MM. Jules Barbier et Ambroise Thomas;

Un *Ballet grec*, de MM. Nuitter et Blaze-de-Bury;

Le transfert du *Barbier de Séville* sur notre première scène lyrique, qui sera rendu au public tel qu'il fut composé par Rossini, à Rome, en 1816, mais en conservant naturellement la traduction française.

A l'Opéra-Comique : on parle d'une nouvelle partition de Léo Delibes, *Lakmé*.

Attendons encore pour nous occuper de la *Taverne des Trabans*, de MM. J. Barbier, Erckmann-Chatrian et H. Maréchal;

Enfin, on dit grand bien d'un nouvel ouvrage de M. Ernest Guiraud, qui prendra rang parmi les nouveautés de la salle Favart.

Notre cadre, très limité, ne nous permet pas de sonder les promesses de l'avenir. Il vaut mieux



*tenir que courir*, dit un proverbe assez vulgaire, mais vrai.

C'est en vertu de cet aphorisme, sans doute, que l'administration du *Journal des Demoiselles*, comme pour donner raison à nos lignes de début, vient de pratiquer de véritables fouilles dans le passé glorieux de l'art musical français.

Son but, on le devine, était de se rendre agréable à ses lectrices, en leur faisant hommage du fruit de ses recherches.

Le plus complet succès a répondu aux efforts tentés par notre Direction. Elle nous pardonnera si, devant l'heure des révélations, nous trahissons un secret qu'elle ne nous a pas encore confié — ce qui nous absout — mais que nous avons surpris, sans trop de difficulté, en furetant dans les travaux en préparation pour l'année 1882.

Faut-il le dire, ce secret?...

Il nous semble que tous les jolis minois roses de nos lectrices sont en l'air! — Oui! oui! — s'écrient-elles comme un seul homme.

Eh bien! foin de la discrétion! nous parlerons, nous en dirons la plus grosse moitié! Mais encore: il faudrait essayer un peu de deviner. Voyons: s'agit-il d'une danse posthume composée par Marie Stuart ou la reine Hortense? Ou bien ne serait-ce pas quelque vieux manuscrit retrouvé dans les ruines d'Herculanum, et signé d'un nom en us? Ou bien encore — le hasard est si grand! — aurait-on mis la main sur quelque ouvrage inédit de Grétry, de Boieldieu, d'Hérold, d'Hal... — Nous brûlons! c'est ici que le jeu s'arrête, nous avons nommé Hérold.

Pour consommer notre indiscretion sur le ton de gravité qu'elle mérite, ajoutons donc que le *Journal des Demoiselles* s'est rendu acquéreur, en effet, d'une œuvre, *inédite en France*, de ce maître charmant, Ferdinand Hérold, le seul compositeur français, a dit Scudo, « dont les œuvres expriment le sentiment indéfini de la mélancolie. Sa musique respire partout une tristesse résignée et pénétrante, qui témoigne de l'origine germanique de la plus belle gloire du théâtre de l'Opéra-Comique. »

C'est au prix de grands sacrifices, que l'admini-

nistration du *Journal des Demoiselles* pourra offrir cette intéressante *Trouvaille* à ses abonnées.

Dès que les copies en préparation seront terminées, nous en ferons l'objet d'une lecture approfondie, et nous donnerons ici, en décembre, l'analyse des différentes pièces ou fragments qui composent cette *rareté* musicale. Nous avons jeté furtivement les yeux sur ce curieux manuscrit, et au travers de ses inénarrables pattes de mouches, nous avons eu des éblouissements, comme si les rayons de l'aurore nous eussent caressé le visage! Puis en réfléchissant, maintenant, qu'il nous reste une sorte de vision de ces mélodies fraîches et naïves, nous nous souvenons que l'auteur de *Zampa* les a écrites à l'heure si poétique de sa jeunesse, que ce furent probablement les premières qui virent le jour et révélèrent alors quel génie se levait à notre horizon musical.

La publication que fera le *Journal des Demoiselles* de cette œuvre, commencera en janvier 1882, et sera continuée, dans cette même année, autant de fois que le nombre des morceaux de piano et de chant l'exigera, car nous pensons qu'on devra retrancher, comme inutile à nos lectrices, les chœurs et ensembles de l'ouvrage.

On comprendra, nous l'espérons, que le programme des *Annexes* étant déjà surchargé par les nombreux travaux qu'il nous reste à publier, pour cette fin d'année: tapisseries, cartonnages, etc., etc., on comprendra, disons-nous, que nous ne puissions commencer la publication de cette *curiosité* artistique avant le mois de janvier 1882.

Nos abonnées se convaincront, comme nous, de l'authenticité de cette musique, dès que nous aurons mis sous leurs yeux, des documents puisés aux sources les plus autorisées et les plus consciencieuses.

Nous donnerons en même temps le titre de l'ouvrage; c'est l'autre moitié *du secret*; secret forcé, cette fois, car il ne figurait sur aucune des pages parcourues subrepticement par nous!

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

As-tu un moment d'audience à me donner, ma chérie? Oui, car tu poses ta plume et tu écarter tes paperasses. Tu ne sortiras point pour cela de la littérature... plus ou moins littéraire, car je t'en apporte à pleines mains. Craignant d'être

confondues avec les innombrables correspondantes du *Journal des Demoiselles* et de voir leur prose s'attarder dans ses bureaux, quelques-unes de mes amies, d'âges très-différents, me supplient de te la transmettre *directement* à toi-même!



Lis :

« MADEMOISELLE,

» Voici novembre et ses tristesses... heureusement un rayon de soleil luit parmi les nuages :  
 » la sainte-Catherine! Nous la fêtons l'an dernier au couvent; nous en faisons aujourd'hui les préparatifs dans le monde, mes amies et moi. Nous nous entendons très-bien sur le but : s'amuser! les moyens amènent entre nous quelques discussions; voulez-vous prononcer?  
 » Le matin, messe; c'est convenu. Le soir...  
 » Cécile a une voix charmante : Donnons un concert... pour les pauvres, dit-elle; j'y chanterai. Alix adore la danse et la parure; celle-ci fait ressortir sa beauté naturelle; celle-là met en relief la grâce de ses mouvements : « Un bal costumé! demande-t-elle; j'y serai en gitana! le rouge et le noir me vont si bien! » Quant à moi, j'ai des dispositions dramatiques étonnantes... pourquoi ne jouerions-nous pas la comédie?...

» Voulez-vous bien me croire, mademoiselle, votre toute dévouée.

» CLÉMENTINE. »

Je suis curieuse de ta réponse, ma chérie; voyons un peu :

» MA JEUNE AMIE,

» Vous êtes-vous demandé quel intérêt la vierge martyre pourra bien prendre aux divertissements que vous préparez en son honneur?  
 » La palme dans les mains et les yeux fixés sur vous, je ne doute pas qu'elle ne prête une oreille charmée aux trilles et aux cadences de mademoiselle Cécile; mais sera-t-elle convaincue que le seul désir de soulager les pauvres l'a poussée à cette exhibition d'elle-même?...  
 » Quant aux charmants oripeaux de mademoiselle Alix, êtes-vous bien sûre que la martyre égyptienne les admire autant que le voile des sœurs de charité, autant que l'humble livrée de la misère résignée?... Pour vous, je vous féliciterai de vos dispositions artistiques, si vous y tenez absolument; toutefois, sainte Catherine doit être fort arriérée en fait de théâtre; elle applaudirait avec plus d'autorité la psalmodie des Visitandines ou des Carmélites; ne le pensez-vous pas? Vous ne ferez pas vos frais, ô muse! vous ne ferez pas vos frais avec elle!

» Mais je plaisante un peu et vous le comprenez, n'est-ce pas? Toutefois je vous dirai sérieusement : La vanité, l'orgueil sont de mauvais conseillers; et qui s'appuie sur eux est menacé de choir... S'amuser pour s'amuser, décemment, avec mesure, c'est permis entre les heures de travail; mais poursuivre le succès frivole, s'enivrer d'applaudissements mondains, se dresser sur un piédestal, est-ce chrétien?... La philosophie païenne elle-même y trouverait à redire; elle blâmerait humainement un tel emploi des heures, des forces, des talents; elle prédirait

» les déceptions, les amertumes, les désenchantements et les désespérances devant l'inanité des folles joies... Elle avait du bon, la philosophie païenne... mais nous avons mieux!

» Amusez-vous, ma chère correspondante; mais simplement, sans arrière-pensée, avec l'aimable désir d'amuser autrui et non de l'éblouir; et si ma sincérité vous choque, pardonnez-la au zèle cordial qui me l'inspire. »

Jeanne, tu te fais une ennemie, peut-être!... Mais non : espérons mieux de mademoiselle Clémentine. Elle francera d'abord ses jolis sourcils; elle mordra ses lèvres pourpres; puis les jolis sourcils se détendront; les lèvres pourpres souriront sur les dents blanches; Clémentine aura compris et... tu compteras une amie de plus. Mais tu ne m'écoutes pas; tu déchiffres!... Elles sont nerveuses et agitées, ces pattes de mouche; donne, je connais cette écriture :

« CHÈRE MADEMOISELLE JEANNE,

» L'automne s'écoule : le ciel est gris; les champs sont gris; la vie est grise; tout est vraiment terne en ce monde; ne le trouvez-vous pas? J'en ai d'abord douté... on me prétend jolie, spirituelle, distinguée... suis-je tout cela? peu m'importe! à quoi cela sert-il? J'ai vu ma cousine qui est laide épouser un Adonis; ma sœur qui n'inventera jamais rien, est la femme d'un grand poète; ma nièce, qui ressemble à une fermière, sera marquise dans quelques jours; et moi... je coiffe sainte Catherine! Mon Dieu oui; c'est comme cela. Je ne me donne pas toutefois pour une demoiselle d'atours follement gaie... ce n'est pas avec des sourires et des enthousiasmes que j'enfoncerai l'épingle traditionnelle... non! pourquoi mentirais-je?  
 » Au lieu de cet humble rôle, j'aurais pu, moi aussi, me coiffer du bandeau de fleurs d'orange!... J'ai compté les prétendants jusqu'à douze; à partir de ce chiffre, je les ai laissés tomber pêle-mêle dans le tas; et vraiment méritaient-ils autre chose? La noblesse était pauvre; la richesse par trop roturière; la beauté, bête; le talent, trop jeune ou trop âgé... aucun soupirant parfait! l'idéal n'a point paru!... Ce qui commence à paraître, c'est un certain nombre de lustres sur ma tête... Hier on a aurifié trois de mes dents; mon teint menace de se plomber quelque peu; mes cheveux s'éclaircissent évidemment et... j'engraisse!... ô suprême affront des ans!...

» Eh bien! ensuite?... ne vais-je pas geindre et m'apitoyer sur mon célibat!... D'ailleurs, il est volontaire; on sait bien que j'ai toujours dit non. M'attendrir sur moi-même?... et ma cousine, ma sœur, ma nièce la marquise auraient trop beau jeu à se moquer de moi!... Après tout, elles n'ont pas rencontré l'idéal non plus : l'Adonis n'adore que lui-même;



» le poète est souffreteux; le marquis n'ap-  
 » porte en dot qu'un vieux blason. J'entends  
 » dire qu'il y a toujours ainsi partout quelque  
 » tare, quelque lacune, et que rien n'est parfait en  
 » ce monde... Conclusion : « Contentez-vous de  
 » peu de chose. Eh ! bien non ! non ! non ! tout ou  
 » rien » c'est ma devise. Elle ne m'empêche pas  
 » cependant de trouver une fois de plus que... le  
 » ciel est gris; que les champs sont gris; que la  
 » vie est grise...

» Bah ! j'en prends mon parti et pour le prouver  
 » je vais me réjouir. Qu'on me donne la plus  
 » longue de toutes les épingles pour attacher les  
 » coiffes de ma patronne! qu'on me laisse chanter  
 » de joyeux refrains en l'honneur du célibat ! Mes  
 » amies Paule et Blanche feront chœur; elles  
 » aussi se pourvoient à la pelotte fatale et par  
 » les mêmes raisons que moi... aussi nous enten-  
 » dons-nous à miracle ! et nous voulons être  
 » gaies ! et nous narguons le mariage ! et comme  
 » preuve, nous allons fêter la sainte Catherine  
 » avec un vif éclat ! et nous vous invitons à la  
 » fête ! c'est pour cela que je vous écris, que vous  
 » ayez ou non des dents aurifiées, des cheveux  
 » rares et un naissant embonpoint.

» Nous vous attendrons le 25. Et d'avance,  
 » soyez la bien venue.

» HERMANCE. »

Eh bien, Jeanne, qu'en dis-tu ? Ah ! je la vois,  
 tu ne chercheras pas longtemps ta réponse ; déjà  
 ta plume court. Laisse-moi lire :

« CHÈRE INCONNUE,

» Oui, la vie est grise !... quand nous la fai-  
 » sons telle. Dieu l'a colorée, ensoleillée... Mal-  
 » heur à qui ne sait pas voir les couleurs et se  
 » chauffer au soleil ! Toutes ces couleurs ne  
 » sont pas brillantes, il est vrai ; et ce soleil a  
 » des taches quelquefois ; mais est-ce une raison  
 » pour lui préférer les ténèbres ?

» Vous proclamez bien haut votre fière devise.  
 » Mais qui donc a le droit de dire : « tout ou  
 » rien ! » Est-il quelqu'un ici-bas qui mérite  
 » « tout » ? Et quand cet être impossible existe-  
 » rait, oserait-il donc marcher incessamment  
 » couronné de roses sur cette même terre où  
 » Jésus a porté la couronne d'épines et la croix  
 » d'ignominie ?... Tout ou rien ! mais c'est comme  
 » si l'on disait : « Je veux tout, parce que je  
 » mérite tout ! » ou bien comme si l'on s'écriait :  
 » « Je ne mérite pas, mais j'exige quand même ! »  
 » Serait-ce digne ? Serait-ce honnête ?

» Vous n'y aviez point songé, n'est-ce pas ? mais  
 » vous le reconnaîtrez. Vous ne vous laisserez  
 » plus envahir par les stériles illusions, les rêves  
 » et les chimères... c'est cela seulement qui rend  
 » « le ciel gris, les champs gris, la vie grise. »  
 » A vous les belles réalités de ce monde, c'est-  
 » à-dire l'épreuve acceptée, le travail exécuté,  
 » le devoir accompli, les saintes tendresses goû-  
 » tées dans la douceur et l'humilité !...

» A vous l'époux loyal et bon qui ne sera ni  
 » Crésus, ni Montmorency, ni Michel-Ange,  
 » mais qui vous aimera ; qui vous donnera l'ap-  
 » pui de son bras pour le pèlerinage à deux ; la  
 » considération au dehors, la paix au dedans...  
 » malgré ses imperfections et malgré... les  
 » vôtres ! A vous le foyer, la famille !

» Et vous trouveriez tout cela terne, gris !...  
 » Voilà pourtant ce que vous avez dédaigné !  
 » Allons, chère aveugle, ouvrez les yeux,  
 » étendez la main, non pour piquer de travers,  
 » dans les coiffes de sainte Catherine, des épin-  
 » gles qui vous blesseraient les doigts ; mais  
 » pour saisir le bonheur s'il passe encore à votre  
 » portée.

» Et maintenant m'attendrez-vous encore le 25  
 » de ce mois ? »

Ne ferme pas sitôt cette lettre, Jeanne ; je veux  
 la relire. A présent aux derniers les bons. Voici  
 la fin. Oh ! tu n'auras point de peine avec made-  
 moiselle Eulalie ; son écriture est calme, posée.

« MA CHÈRE ENFANT,

» Je suis vieille, un peu sourde et à demi para-  
 » lysée. Les vides se sont faits autour de moi  
 » sous les coups de la mort ; ma fortune a disparu  
 » comme ont disparu mes amis, ma famille... et  
 » cependant, que Dieu soit béni, puisqu'il me  
 » laisse un cœur pour l'aimer, et pour aimer aussi  
 » mon prochain avec ce cœur de vieille fille.

» Ce cœur-là n'a pas toujours eu des ri-  
 » des, il entrevoyait, au printemps, la vie à  
 » deux, la tâche partagée, le mariage chré-  
 » tien avec ses joies et ses devoirs... Les de-  
 » voirs de cette nature, cependant, ne lui  
 » étaient pas destinés ; il dut en accepter d'autres,  
 » les jeunes sœurs à élever après la ruine de la  
 » famille ; la vieille mère infirme à soigner, à  
 » consoler... Les années ont passé ; le temps a fait  
 » son œuvre : la jeune sœur s'est envolée, heu-  
 » reuse au bras d'un époux ; la vieille mère s'est  
 » envolée, confiante dans le sein de Dieu. La fille  
 » est restée seule comme une ruine branlante au  
 » milieu d'un désert... mais le lierre soutient  
 » cette ruine, les oiseaux y chantent, le soleil  
 » l'égaie... Oui, ma chère enfant, je me fais un  
 » bonheur du bonheur d'autrui, une famille d'a-  
 » doption de ceux qui souffrent autour de moi...  
 » Je me fais une gaieté avec certains souvenirs,  
 » les souvenirs d'enfance, les souvenirs de jeu-  
 » nesse... oh ! les chers souvenirs ! Il en est un que  
 » je veux réveiller au profit de quelques orpheli-  
 » nes dont je suis entourée : celui de la sainte  
 » Catherine. Cette date que j'ai tant de fois  
 » saluée avec joie, leur laissera aussi, grâce à  
 » moi, de souriants souvenirs ; ce sera fête chez  
 » la vieille fille rajeunie pour une heure, et je  
 » vous demande sans façon de contribuer à la  
 » réjouissance en vous chargeant de diverses  
 » commissions dont la liste suivra. Vous serez



» ainsi des nôtres, et vous aurez un titre de plus  
» à l'affection d'une doyenne parmi les caméris-  
» tes de sainte Catherine.

» EULALIE. »

Ah ! ma petite Jeanne, de telles amies sont dan-  
gereuses pour une personne aussi peu disposée

que toi au mariage ! Heureusement tu n'as ni  
jeune sœur à doter, ni vieille mère à nourrir.  
Et puis... tu as si bien sermonné mademoiselle  
Hermance !

Je t'aime et je t'embrasse,  
FLORENCE.

### CHARADE

Au malheureux qui tend la main  
De mon premier je fais hommage,  
Et je vois briller soudain  
Mon dernier sur son visage.  
Mon tout, dit la fable, autrefois  
Prit par métamorphose un gracieux minois.

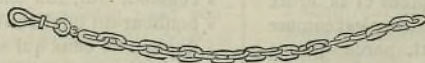
### MOSAÏQUE

Plus on juge moins on aime.

Chamfort.

La plupart des gens emploient la première  
partie de leur vie à rendre l'autre misérable.  
La Bruyère.

### RÉBUS



Explication du Mot carré d'Octobre : Cabas, Atala, Babil, Alibi, Salin.

Explication du Rébus d'Octobre : A tout vœu, bon enjeu.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY